

400 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE

NORA ROBERTS

L'ÎLE DES TROIS SŒURS

INTÉGRALE



Nora Roberts est le plus grand auteur de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance, en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotions.

L'ÎLE DES TROIS SŒURS

NORA ROBERTS

L'ÎLE DES TROIS
SŒURS

Nell
Ripley
Mia



NELL

Titre original :

DANCE UPON THE AIR

A Jove Book published by arrangement
with the author.

Jove Books published by the Berkley Publishing Group,
a division of Penguin Group (USA), Inc., New York

© Nora Roberts, 2001

© Éditions J'ai lu, 2003, pour la traduction française

RIPLEY

Titre original :

HEAVEN AND EARTH

A Jove Book published by arrangement
with the author.

Jove Books published by the Berkley Publishing Group,
a division of Penguin Group (USA), Inc., New York

© Nora Roberts, 2001

Excerpt from Face the Fire © Nora Roberts, 2001

© Éditions J'ai lu, 2003, pour la traduction française

MIA

Titre original :

FACE THE FIRE

A Jove Book published by arrangement
with the author.

Jove Books published by the Berkley Publishing Group,
a division of Penguin Group (USA), Inc., New York

© Nora Roberts, 2002

© Éditions J'ai lu, 2003, pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2017, pour la présente édition

NELL

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Béatrice Pierre

*Aux beautés, aux bambins,
aux baraqués et aux bébés,
pour les bons moments passés ensemble
et leur amitié.*

*Il est doux de danser au son des violons
Quand l'amour est là et que la vie est belle :
Danser au son des flûtes, danser au son des luths,
Est chose gracieuse et précieuse :
Mais danser en l'air avec des pieds agiles,
N'est pas chose aisée !*

Oscar WILDE

PROLOGUE

Salem, Massachusetts, 22 juin 1692

Ce fut dans la pénombre verte d'une forêt profonde qu'elles se retrouvèrent, une heure avant le lever de la lune. Bientôt, la nuit la plus courte de l'année allait succéder au jour le plus long.

En ce jour du sabbat de Litha, il n'y aurait ni fête ni grâces pour célébrer la lumière et la chaleur. Ce solstice d'été tombait dans une ère d'ignorance et de mort.

La peur étreignait les trois sorcières.

— Avons-nous tout ce qu'il nous faut ?

Celle qui portait le nom d'Air tira sur sa capuche afin qu'on ne puisse distinguer une seule de ses boucles blondes.

— Ce que nous avons fera l'affaire.

Terre posa son balluchon sur le sol. Elle avait refoulé au plus profond de son âme son envie de pleurer et de fulminer contre ce qui avait été commis et ce qui devait être accompli. Elle inclina la tête, laissant retomber librement son épaisse chevelure brune.

— N'y a-t-il pas d'autre façon de nous en sortir ? demanda Air en posant la main sur l'épaule de Terre.

Toutes deux regardèrent la troisième sorcière, celle qui portait le nom de Feu.

Elle se tenait droite. Une ferme détermination se lisait sur son visage en dépit de son regard triste. Dans un geste de défi, elle repoussa sa capuche, libérant une cascade de boucles rousses.

— C'est à cause de nos façons, justement, que nous n'avons pas le choix. Ils vont nous pourchasser comme des voleuses et des criminelles, et nous tuer, comme ils ont déjà tué une pauvre innocente.

— Bridget Bishop n'était pas une sorcière, observa Terre avec amertume.

— Non. C'est ce qu'elle a clamé devant la cour. Elle l'a juré. Ça ne les a pas empêchés de la pendre. Ils l'ont assassinée à cause des mensonges de quelques gamines et des divagations de fanatiques qui croient sentir du soufre dans chaque coup de vent.

— Pourtant il y a eu des pétitions, remarqua Air, les mains jointes comme pour prier, ou supplier. Tout le monde n'approuve pas la décision des juges, ni cette terrible persécution.

— Trop peu ont protesté, murmura Terre. Et beaucoup trop tard.

— Une seule mort ne suffira pas. Je l'ai vu.

Fermant les yeux, Feu eut à nouveau la vision des horreurs à venir.

— Nos pouvoirs ne pourront nous protéger aussi longtemps que durera la traque, reprit-elle. Ils nous trouveront. Ils nous détruiront.

— Mais nous n'avons rien fait ! s'écria Air. Aucun mal.

— Et quel mal avait fait Bridget Bishop ? riposta Feu. Quel mal a fait à la population de Salem n'importe lequel des autres accusés qui attendent leur jugement ? Sarah Osborne est morte dans une prison de Boston. Pour quel crime ?

Une colère violente bouillonnait en elle, qu'elle réprima aussitôt. Même à présent, elle refusait que la vindicte et la haine corrompent ses pouvoirs.

— Le sang monte à la tête de ces puritains, poursuivie-elle. Ces pionniers, selon le terme dont ils s'affublent. Ce sont des fanatiques par la faute desquels déferlera une vague de mort avant que le bon sens reprenne ses droits ici-bas.

— Si seulement nous pouvions venir au secours...

— Hélas, nous sommes incapables d'arrêter cela, ma sœur !

— Elle a raison, acquiesça Feu. Le mieux que nous puissions faire, c'est de survivre. Il nous faut quitter cet endroit, renoncer à la vie que nous aurions pu y mener et nous en bâtir une autre ailleurs.

Elle prit doucement le visage d'Air entre ses mains.

— Ne pleure pas de ce qui ne peut plus être mais réjouis-toi de ce qui peut être. Nous sommes les Trois, et ne nous laisserons pas vaincre en ce lieu.

— Nous serons seules.

— Nous serons ensemble.

Et dans les dernières lueurs du jour, elles se prirent par la main. Un cercle de feu jaillit du sol.

Résignée, Air se redressa.

— Tandis que la nuit chasse le jour, nous offrons cette lumière. Loyales et sincères, nous soutenons la justice. La vérité sort de ce cercle, celui d'une seule.

Terre enchaîna d'un air de défi :

— Cette heure est la dernière que nous passons en ce lieu. Présent, futur, passé, on ne nous trouvera pas. La force est en nous et nous ne regrettons rien. Un cercle de deux.

— Nous avons proposé notre art sans nuire à personne, mais la traque meurtrière a déjà commencé, poursuivit Feu en levant leurs mains jointes. Nous partons trouver refuge ailleurs. Loin de la mort, loin de la peur. Le pouvoir vit libre. Un cercle de trois.

Le vent s'éleva en une brusque bourrasque, la terre trembla. Et le feu magique monta dans le ciel telle une lance scintillante. Trois voix reprirent à l'unisson :

— Qu'à la haine cette terre soit arrachée. Soustrais-la à la peur, à la mort et au mépris. Découpe le roc, découpe l'arbre, découpe la colline et le ruisseau. Emporte-nous avec eux sur le rayon de lune de ce solstice. Au-delà de la falaise et au-delà du rivage, sépare-nous de cette terre pour toujours. Nous emmenons notre île au milieu de la mer, et qu'il en soit fait selon notre volonté.

Un énorme rugissement parcourut la forêt et les flammes se déchaînèrent. Tandis que les puritains dormaient du sommeil du vertueux, une parcelle de terre se détacha du continent et tourbillonna follement en direction de l'océan.

Elle se posa doucement sur la surface lisse de la mer. Ainsi naquit, en cette nuit la plus courte de l'année, l'île des Trois Sœurs.

Île des Trois Sœurs, juin 2001

Elle contemplait le morceau de terre vert et vallonné qui révélait peu à peu ses secrets. Un phare, d'abord. Que serait une île au large de la Nouvelle-Angleterre sans ce fidèle gardien ? Celui-ci, d'un blanc aussi pur qu'éclatant, se dressait sur une falaise escarpée.

Juste à côté se découpait la silhouette d'une maison en pierre d'un gris brumeux, dont le toit pointu s'ornait de pignons ainsi que d'un belvédère.

De nombreux tableaux représentaient cette scène. C'était justement l'un d'entre eux, accroché dans la vitrine d'une petite boutique du continent, qui avait poussé Nell à prendre le ferry.

Cela faisait exactement deux mois qu'elle avait recouvré la liberté grâce à un plan élaboré avec soin.

La terreur du début s'était muée en anxiété, puis en une sorte de peur dévorante : la peur de perdre ce qu'elle venait de reconquérir.

Elle avait dû mourir pour pouvoir vivre.

À présent, elle était lasse de fuir, de se cacher, de se perdre dans la foule des villes. Elle rêvait depuis toujours d'une maison, de racines, d'une famille, d'amis. D'un entourage qui ne soit pas trop prompt à la juger sévèrement.

Peut-être que son rêve aurait une chance de devenir réalité sur ce bout de terre bercé par les flots, qui sait ? En tout cas, elle n'aurait pu trouver un refuge plus éloigné de Los Angeles, sauf à quitter carrément le pays.

Même si elle ne trouvait pas de travail sur l'île des Trois Sœurs, du moins y demeurerait-elle quelques jours, histoire de s'octroyer des vacances.

Chaque minute de vie était un trésor qui méritait d'être chéri ; c'était une leçon durement apprise et elle s'était promis de ne jamais l'oublier.

Penchée sur le bastingage, elle admirait les maisonnettes en bois alignées sur le quai. Le vent jouait dans ses cheveux qui avaient retrouvé leur blondeur naturelle. Le jour même de sa fuite, elle les avait coupés court et teints en brun foncé. Tailler les longues mèches bouclées lui avait procuré une véritable allégresse. Au cours des derniers mois, elle en avait changé la couleur à plusieurs reprises : roux vif, noir de jais, puis châtain. Mais en les gardant toujours courts et raides.

Ce choix n'était pas anodin. À ses yeux, il avait pris l'allure d'une reconquête d'elle-même.

Evan aimait sa longue chevelure bouclée. Il lui était arrivé de l'empoigner pour la traîner sur le parquet ou dans l'escalier. Il s'en servait comme de chaînes.

Non, plus jamais elle ne porterait les cheveux longs.

Un frisson la parcourut et elle regarda autour d'elle anxieusement. La bouche sèche, la gorge nouée, elle chercha du regard un grand blond mince, aux yeux aussi transparents et durs que du verre.

Il n'était pas là, bien sûr. Cinq mille kilomètres les séparaient. Pour lui, elle était morte. Ne lui avait-il pas cent fois répété que seule la mort la libérerait ?

Helen Remington était morte afin que Nell Channing puisse vivre.

Furieuse contre elle-même d'avoir remué le passé, ne fût-ce qu'un instant, Nell s'efforça de retrouver son calme. Elle respira lentement, profondément. L'air salin, les embruns. La liberté.

Ses épaules se détendirent, ses lèvres se retroussèrent légèrement aux coins, creusant des fossettes sur ses joues rosies par le grand air.

Ses cheveux voletaient autour de son fin visage, délicatement dépourvu de maquillage de crainte d'attirer l'attention.

Il y a peu encore, elle usait et abusait de ces fards destinés à souligner sa beauté, et portait des vêtements raffinés choisis par un homme qui prétendait l'aimer plus que tout au monde. Le contact de la soie sur la peau, le poids d'une rivière de diamants autour du cou, elle connaissait.

Helen Remington avait joui de tous les privilèges qu'offre la fortune.

Et, trois années durant, elle avait vécu dans la peur et la souffrance.

Nell portait un simple tee-shirt en coton, un jean délavé et de confortables chaussures de tennis blanches. Son unique bijou consistait en un médaillon ancien qui lui venait de sa mère.

Le ferry ralentit en vue de l'accostage, et elle retourna à sa voiture. Elle allait débarquer avec pour tout bien un sac à dos, une Buick d'occasion rouillée et 208 dollars.

Elle n'aurait pu être plus heureuse.

Rien n'était plus éloigné du clinquant de Beverly Hills, songea-t-elle en garant sa voiture près du quai pour faire un tour à pied. C'était sans doute pour cette raison que ce petit village de carte postale l'avait tant attirée, avec ses façades colorées, ses rues pavées qui serpentaient vers les collines ou descendaient vers les quais, ses jardins impeccablement entretenus derrière les clôtures desquels des chiens aboyaient, et des

enfants pédalaient sur des bicyclettes rouge cerise ou bleu électrique.

Les quais eux-mêmes offraient un spectacle industriel. Partout, des bateaux, des filets et des hommes au teint vif, chaussés de bottes en caoutchouc. Avec, en prime, une saine odeur de poisson et de sueur.

Elle grimpa sur la colline, puis se retourna pour admirer la vue. Des bateaux chargés de touristes sillonnaient la baie ; sur la plage en forme de croissant, des estivants prenaient le soleil, tandis que des baigneurs se lançaient à l'assaut des vagues. Des excursionnistes bardés d'appareils photo grimpaient à la queue leu leu dans un petit car rouge sur lequel était inscrit en lettres blanches *TOUR DES TROIS SŒURS*.

Visiblement, c'étaient la pêche et le tourisme qui maintenaient l'île à flot.

High Street était bordée de boutiques, de restaurants et d'ateliers divers. Nell s'arrêta un instant pour examiner l'hôtel. Contrairement aux autres bâtiments, il était en pierre et non en bois. Ses deux étages tarabiscotés, ses balcons en fer forgé et ses toits pointus étaient indéniablement romantiques. Et son nom, *L'Auberge magique*, tout à fait approprié.

Il y avait fort à parier qu'elle trouverait du travail ici. Elle était prête à prendre un boulot de serveuse ou de femme de ménage, n'importe quoi qui puisse lui permettre de louer une chambre, de s'installer pour de bon, de ne plus être une étrangère enfermée dans son silence et sa solitude.

Et cependant, entrer et s'enquérir immédiatement des possibilités d'embauche la rebutaient. Elle avait envie de prendre son temps, une heure ou deux peut-être, avant de s'attaquer aux problèmes pratiques.

« Tu es beaucoup trop écervelée et naïve pour ton bien, Helen, lui aurait dit Evan. Heureusement que je suis là pour m'occuper de toi. »

Et parce que sa voix résonnait trop clairement à ses oreilles, parce que ses mots ébranlaient sa fragile confiance en elle, elle fit demi-tour et s'éloigna dans la direction opposée.

Elle chercherait un maudit boulot quand elle se sentirait prête pour ça, nom de nom ! Pour l'instant, elle allait se promener, jouer les touristes, explorer les environs. Et quand elle aurait fini de vadrouiller dans le village, elle retournerait à sa voiture et ferait le tour de l'île. Sans même passer prendre une carte au syndicat d'initiative !

Calant son sac à dos sur ses épaules, elle traversa la rue d'un pas décidé. Elle longea des boutiques d'artisanat et de cadeaux aux vitrines remplies de toutes ces jolies choses inutiles, amusantes et colorées qu'elle adorait parce qu'elles mettaient de la gaieté dans une maison.

À la vue d'une librairie, elle s'immobilisa et soupira. Sa future maison serait pleine de livres. Pas des ouvrages de collection, des éditions rares qu'on n'ouvrait jamais. Non, elle aurait des vieux livres écornés, des livres de poche aux couvertures brillantes, des livres qui racontent des histoires. D'ailleurs, pourquoi ne pas s'en offrir un sur-le-champ ? Un roman ne pèserait guère dans son sac si jamais elle devait reprendre la route.

Son regard s'arrêta sur les mots en lettres gothiques qui ornaient la vitrine : *CAFÉ-LIBRAIRE*. Parfait ! Elle allait fouiner dans les rayons, se dégoter un bouquin distrayant et le feuilleter devant une tasse de café.

Un parfum de fleurs et d'épices l'accueillit dès le seuil, en même temps qu'une musique étrange où le son de la cornemuse se mêlait à celui de la harpe.

Des milliers de livres de toute couleur et de tout format s'alignaient sur des étagères bleu foncé. Le plafond était percé de petits trous dans lesquels étaient

dissimulées des ampoules destinées à éclairer la pièce tout en évoquant une voûte étoilée. Un vieux buffet en chêne sculpté où des fées ailées côtoyaient des croisants de lune faisait office de caisse.

Derrière, juchée sur un haut tabouret, une femme aux cheveux noirs un peu hirsutes feuilletait un livre. Elle regarda Nell par-dessus la monture argentée de ses lunettes de lecture.

— Bonjour. Je peux vous aider ?

— Je voudrais juste jeter un œil, si ça ne vous dérange pas.

— Allez-y, ne vous gênez pas. Faites-moi signe si vous avez besoin de moi.

La libraire revint à son livre tandis que Nell déambulait dans la boutique. À l'extrémité de la pièce, deux profonds fauteuils et une table basse sur laquelle se trouvait une lampe faisaient face à une cheminée. Des babioles, figurines en pierre de couleur, œufs en cristal, dragons en céramique ornaient les étagères.

Au fond, un escalier en colimaçon grimpait à l'étage supérieur. Nell le gravit et découvrit d'autres livres, d'autres babioles, et le café.

Une demi-douzaine de tables en bois étaient réparties près de la fenêtre donnant sur la rue, tandis qu'un choix impressionnant de pâtisseries, de sandwiches, ainsi qu'une marmite de la soupe du jour étaient disposés dans une vitrine et sur le comptoir. Les prix étaient plutôt élevés, mais pas déraisonnables. Nell eut envie de s'offrir un bol de soupe avant de boire son café.

Comme elle approchait, des voix lui parvinrent d'une porte ouverte derrière le comptoir.

— Jane, c'est ridicule et totalement irresponsable.

— Pas du tout, c'est une grande chance pour Tim. Et c'est à cent lieues de cette satanée île. On ne va pas laisser filer une pareille occasion !

— Obtenir une audition pour un spectacle qui peut ou non être produit dans un théâtre inconnu n'est *pas* une grande chance. Vous n'avez de travail ni l'un ni l'autre. Vous n'allez...

— On part, Mia. Je t'ai dit que je travaillerais jusqu'à midi ; j'ai travaillé jusqu'à midi.

— Mais tu m'as prévenu il n'y a pas vingt-quatre heures !

Il y avait de l'impatience dans cette voix. Une voix basse, charmante. Poussée par la curiosité, Nell se rapprocha.

— Comment veux-tu que je fasse tourner le café si je n'ai personne pour servir et faire la cuisine ?

— C'est ton problème, non ? Et tu ne nous souhaites même pas bonne chance ?

— Jane, je te souhaite un miracle, parce que c'est ce dont vous aurez besoin. Non, attends, ne te vexe pas !

Percevant un mouvement derrière la porte, Nell s'écarta tout en restant à portée de voix.

— Sois prudente. Sois heureuse. Et puis, zut, sois bénie, Jane.

— Merci, fit la dénommée Jane en reniflant. Je suis désolée de te laisser tomber comme ça. Vraiment. Mais Tim *doit* le faire, et je ne peux pas l'abandonner. Alors... Tu vas me manquer, Mia. Je t'écrirai.

Nell se glissa derrière une étagère à l'instant où une fille en pleurs surgissait de derrière le comptoir, traversait la pièce en courant et disparaissait dans l'escalier.

— Eh bien, voilà, tout va bien !

Nell jeta un coup d'œil furtif hors de sa cachette et demeura un instant éblouie.

La femme qui se tenait sur le pas de la porte était d'une beauté à couper le souffle. Silhouette de rêve, chevelure flamboyante, yeux gris et peau d'albâtre,

visage sans défaut, le seul mot qui venait à l'esprit en la contemplant était : vision.

Nell risqua un regard en direction des quelques clients présents dans la pièce, mais personne n'avait l'air particulièrement saisi devant la beauté exceptionnelle de cette apparition dont le regard lançait des éclairs.

Nell fit un pas en avant et les grands yeux gris se fixèrent sur elle.

— Bonjour, je peux vous aider ?

— J'étais... je pensais... je voudrais un cappuccino et un bol de soupe, s'il vous plaît.

Une lueur de contrariété passa dans le regard de Mia, et Nell faillit retourner illico derrière l'étagère.

— Pour la soupe, ça devrait aller. On a de la bisque de homard. Mais je crains que le maniement de la machine à café n'excède mes capacités.

Nell examina le superbe appareil en cuivre et ressentit un léger picotement au creux de l'estomac.

— Je pourrais me servir moi-même.

— Vous savez faire marcher ce truc ?

— Oui.

Mia réfléchit une seconde, puis fit signe à Nell de la rejoindre derrière le comptoir.

— Je peux vous en préparer un pendant que j'y suis.

— Pourquoi pas ?

Mia étudia Nell un instant avant de reprendre :

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? Vous faites une randonnée ?

— Non. Oh...

Se rappelant son sac à dos, Nell piqua un fard.

— Euh... j'explore un peu les environs. À vrai dire, je cherche du travail, et une chambre.

— Ah...

— Pardonnez-moi, je sais que c'est terriblement mal élevé, mais j'ai... euh... entendu votre conversation. Si cela peut vous être utile, je sais faire la cuisine...

Mia regarda la vapeur fuser, écouta le sifflement du percolateur.

— Vous savez faire la cuisine ?

— Oui. Je suis une excellente cuisinière.

Elle tendit à Mia une tasse de café moussoux.

— J'ai travaillé dans la restauration, dans la pâtisserie, et aussi comme serveuse.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-huit ans.

— Est-ce que vous avez un casier judiciaire ?

Nell retint un éclat de rire.

— Non, je suis honnête à périr. Je suis une travailleuse sur qui l'on peut compter et une cuisinière imaginative.

« Pas de baratin, pas de baratin ! » s'exhorta-t-elle en vain.

— J'ai besoin de ce travail parce que je voudrais vivre sur cette île. En plus, j'aime les livres et j'ai été séduite par... l'atmosphère de votre boutique dès que j'ai posé le pied à l'intérieur.

Intriguée, Mia inclina la tête.

— Et qu'est-ce que vous avez ressenti ?

— Des possibilités.

« Excellente réponse », songea Mia.

— Vous croyez aux possibilités ?

Nell réfléchit.

— Oui. Par la force des choses.

— Excusez-nous...

Un couple s'approchait du comptoir.

— Nous voudrions deux mokas glacés et deux de ces éclairs

— Tout de suite.

Mia se tourna vers Nell.

— Vous êtes embauchée. Le tablier est accroché là-bas, derrière. On discutera les détails tout à l'heure.

Elle avala une gorgée de son cappuccino.

— Excellent, commenta-t-elle. À propos, comment vous appelez-vous ?

— Nell Channing.

— Bienvenue sur l'île des Trois Sœurs, Nell Channing.

Mia Devlin menait son Café-Librairie comme elle menait sa vie : à l'instinct et pour le plaisir. C'était une femme d'affaires astucieuse qui ne dédaignait pas de gagner de l'argent. Mais toujours à ses propres conditions.

Lorsque quelque chose l'ennuyait, elle se contentait de lui tourner le dos. Mais quand elle était intriguée, elle n'hésitait pas à approfondir la question.

Et, pour le moment, Nell Channing l'intriguait.

Si cette dernière avait exagéré ses compétences, Mia l'aurait mise à la porte sur-le-champ, et sans regret. Sans doute l'aurait-elle aidé à trouver un autre emploi. Mais sans y consacrer trop de temps ni nuire à ses propres intérêts.

Elle aurait pris cette peine uniquement parce que quelque chose chez Nell l'avait attirée à l'instant où ses grands yeux bleus avaient croisé les siens.

L'innocence blessée. Le petit lapin pris dans les phares d'une voiture. Telle avait été la première impression de Mia, qui s'y fiait toujours sans réserve. Elle avait aussi deviné de réelles capacités chez la jeune femme, malgré son manque d'assurance.

Défaut qui s'était estompé à peine avait-elle commencé à travailler.

Mia remonta plusieurs fois de la librairie et nota avec satisfaction qu'elle arrivait à faire face aux commandes, aux clients, à la caisse enregistreuse et surtout à la mystérieuse machine à café.

Il lui faudrait cependant apporter plus de soin à sa tenue. Les insulaires avaient beau être décontractés, le vieux jean de Nell l'était un peu trop.

Mia alla inspecter la cuisine. La propreté du plan de travail et des instruments l'impressionna. Bien qu'elle préparât ailleurs la plupart des gâteaux, Jane n'avait jamais réussi à être une cuisinière ordonnée.

— Nell ?

Surprise, celle-ci sursauta et se détourna brusquement du fourneau dont elle était en train de nettoyer les brûleurs. Les joues rouges, elle fit face à Mia et à la jeune fille qui l'accompagnait.

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous surprendre. Voici Peg. C'est elle qui tient le comptoir de 14 heures à 19 heures.

— Oh, bonjour !

— Salut. J'arrive pas à croire que Jane et Tim partent comme ça, tout d'un coup. Et à New York, en plus ! s'écria Peg d'un ton légèrement envieux.

De petite taille, la jeune fille avait une frimousse joyeuse et une crinière bouclée si blonde qu'elle en paraissait presque blanche.

— Jane faisait des super muffins aux myrtilles, ajouta-t-elle.

— Oui. Eh bien, Jane et ses muffins ne sont plus là. Il faut que je parle à Nell, alors occupe-toi du café.

— D'accord. À plus tard, Nell.

— Allons discuter dans mon bureau des conditions de votre embauche. L'été, nous ouvrons de 10 heures à 19 heures. L'hiver, nous fermons à 17 heures. Peg préfère travailler l'après-midi. Elle aime faire la bringue... Bref, c'est le matin que j'aurai besoin de vous.

— Ça ne me pose pas de problème, dit Nell en suivant Mia dans un second escalier qu'elle n'avait pas remarqué auparavant.

En fait, la boutique occupait trois niveaux. Quelques mois plus tôt, elle aurait remarqué ce détail dès son arrivée et aurait systématiquement vérifié tous les recoins et toutes les issues.

Se détendre ne signifiait pas se relâcher, se rappela-t-elle. Elle devait être constamment prête à s'enfuir.

Elles passèrent devant une pièce remplie de rayonnages de livres et de piles de cartons, et pénétrèrent dans une autre.

Le bureau ancien en merisier était à l'image de sa propriétaire : raffiné. Mia faisait visiblement partie de ces personnes qui ne pouvaient vivre qu'entourées de belles choses. Bouquets de fleurs, plantes vertes, bibelots en cristal et pierres polies disposées dans des coupes, tout avait été choisi avec soin. Dans ce décor baroque, l'ordinateur dernier cri, le fax, l'armoire de rangement à tiroirs et les étagères de livres et de catalogues des maisons d'édition semblaient presque incongrus. Mia lui indiqua une chaise et prit place derrière le bureau.

— Ces deux heures au café vous ont permis d'avoir un aperçu de ce que nous offrons à nos clients : un sandwich et une soupe différents chaque jour, et un petit choix d'autres sandwiches. Deux ou trois variétés de salades froides. Des pâtisseries, des biscuits, des muffins, des toasts. J'ai toujours laissé la cuisinière composer le menu. Est-ce que vous vous en sentez capable ?

— Oui, madame.

— S'il te plaît, je suis à peine plus âgée que toi. Appelle-moi Mia et dis-moi tu. Jusqu'à ce que je sois sûre que ça marche, je désire que tu me soumettes chaque jour le menu du lendemain.

Elle sortit un bloc de papier d'un tiroir et le posa devant Nell.

— Que proposes-tu pour demain ?

La panique envahit la jeune femme dont les mains devinrent moites. Elle prit une profonde inspiration, attendit une seconde d'avoir l'esprit clair, puis commença à écrire.

— En cette saison, je pense qu'il faut des soupes légères. Un consommé aux herbes. Une salade de tortellini, une de haricots blancs et une de crevettes. Un émincé de poulet aux épices pour les sandwiches, ainsi qu'un mélange de légumes pour les végétariens, mais il faudrait que je voie ce qu'on trouve au marché. Je peux préparer des tartes en fonction des fruits de saison. En général, les éclairs et les mille-feuilles au chocolat et à la crème ont du succès... Comme biscuits, on ne se trompe jamais en proposant des tuiles au chocolat et aux noix de macadamia, ainsi que des brownies. Je connais une délicieuse recette au caramel.

— Qu'est-ce que tu peux préparer sur place ?

— Tout, je pense. Mais si on doit servir les muffins et les pâtisseries dès 10 heures du matin, je devrais m'y mettre vers 6 heures.

— Et si tu avais ta propre cuisine ?

— Dans ce cas, répondit Nell que cette idée réjouissait, j'en préparerais une partie la veille, et je garderais la pâtisserie fraîche pour le lendemain matin.

— Bon. De quelle avance as-tu besoin ?

— J'ai ce qu'il me faut.

— Ne te vexe pas. Je peux te prêter 100 dollars. En avance sur un salaire de 7 dollars de l'heure pour commencer. Tu noteras chaque jour tes dépenses et les heures passées en cuisine. Chez la plupart des commerçants, et en particulier ceux du marché couvert, tu pourras mettre tes achats sur le compte du magasin. Je veux tous les reçus quotidiennement.

Nell ouvrit la bouche pour parler mais Mia leva le doigt pour l'en empêcher.

— Je n'ai pas terminé. Tu devras servir et débarrasser les tables, et, lorsqu'il n'y aura pas trop de monde, conseiller les clients de la librairie de ton étage. Tu as droit à deux poses d'une demi-heure par jour, tes dimanches et une réduction de quinze pour cent sur

tous tes achats, à l'exception de la nourriture et des boissons qui font partie des avantages en nature, sauf si je découvre que tu es une gloutonne. Jusque-là ça va ?

— Oui, mais je...

— Bon. Je suis ici tous les jours. Si tu as une question ou un problème que tu n'arrives pas à régler seule, tu m'appelles. Si je ne suis pas disponible, va voir Lulu. En général, elle tient la caisse du rez-de-chaussée, elle est au courant de tout. Tu as l'air assez dégourdie pour t'adapter très vite. Si tu ne sais pas quelque chose, n'hésite pas à demander. Maintenant, si j'ai bien compris, tu cherches à te loger.

— Oui, fit Nell qui avait l'impression d'être emportée par une bourrasque capricieuse. J'espère que je...

— Viens avec moi.

Mia sortit un trousseau de clefs d'un tiroir, se leva et quitta la pièce, ses superbes escarpins cliquetant allègrement sur le sol.

Une fois au rez-de-chaussée, elles se dirigèrent vers une porte située au fond de la librairie.

— Lulu, cria Mia, je serai de retour à 10 heures.

Quelque peu dépassée par les événements, Nell la suivit dans un petit jardin que traversait un sentier dallé. Un énorme chat noir, qui se dorait au soleil en plein milieu du chemin, ouvrit un œil d'or quand Mia l'enjamba avec agilité.

— Elle s'appelle Isis. Elle ne t'embêtera pas.

— Elle est très belle. C'est toi qui entretiens ce jardin ?

— Oui. Sans fleurs, une maison n'est pas une vraie maison. Oh, j'ai oublié : as-tu un moyen de transport ?

— J'ai une voiture. Elle est vieille mais elle roule.

— Parfait. Les commerçants ne sont pas loin, mais ce serait compliqué de trimballer tes courses à pied tous les jours.

Une fois le jardin franchi, Mia tourna à gauche et emprunta d'un pas vif une rue qui serpentait entre l'arrière de boutiques et les façades de jolies maisons bien tenues.

— Mademoiselle... ? Excuse-moi, je ne connais pas ton nom de famille.

— Devlin. Mais je t'ai dit de m'appeler Mia.

— Mia, je te suis très reconnaissante de me confier ce travail. Je te promets que tu n'auras pas à le regretter. Mais... est-ce que je peux savoir où nous allons ?

— Tu cherches un logement, non ?

Elle bifurqua, s'immobilisa et fit un geste.

— Voilà qui devrait convenir.

De l'autre côté d'une rue étroite se dressait une petite maison jaune nichée à la lisière d'un bois. Les volets étaient blancs, de même que les montants du porche. Des fleurs multicolores dansaient dans la brise.

Le cottage était construit un peu en retrait de la rue au milieu d'un carré bien net de pelouse. Le soleil qui jouait entre les arbres jetait des taches d'ombre et de lumière sur la façade.

— Cette maison t'appartient ? demanda Nell.

— Pour le moment, répondit Mia en remontant l'allée pavée. Je l'ai achetée au printemps dernier.

Cela avait été plus fort qu'elle. Elle s'était convaincue qu'il s'agissait d'un investissement pour justifier ce coup de folie. Cependant, bien qu'elle fût femme d'affaires jusqu'au bout des ongles, elle n'avait pas cherché à la louer jusqu'à présent. Elle avait attendu, tout comme la maison avait attendu.

Elle ouvrit la porte et s'effaça devant Nell en murmurant :

— C'est une bénédiction.

— Pardon ?

Mia se contenta de secouer la tête.

— Bienvenue, dit-elle.

Le salon comportait en tout et pour tout un canapé qui avait désespérément besoin d'être retapissé, un fauteuil capitonné et une table basse.

— Les chambres à coucher se trouvent de part et d'autre du couloir ; encore qu'à mon avis, celle de gauche ferait un bureau parfait. La salle de bains est minuscule mais charmante. La cuisine a été rénovée et devrait convenir. C'est juste là, derrière. Je me suis un peu occupée du jardin, cela dit, quelques efforts supplémentaires ne seront pas inutiles. Il n'y a pas l'air conditionné, mais la chaudière est en bon état. Malgré tout, quand viendra janvier, tu ne seras pas mécontente que la cheminée tire bien.

— C'est merveilleux.

Incapable de refréner sa curiosité, Nell parcourut la maison et ouvrit toutes les portes, y compris celle de la chambre à coucher principale qu'occupait un splendide lit orné d'une tête en fer forgé blanc.

— C'est un vrai cottage de conte de fées. Tu dois adorer vivre ici.

— Je n'y habite pas. C'est toi qui vas y habiter.

Nell se retourna lentement. Mia se tenait au milieu du salon, dos aux fenêtres. Le soleil qui pénétrait à flots dans la pièce allumait des flammes dans sa chevelure qui faisait comme un halo incandescent autour de son visage.

— Je ne comprends pas.

— Tu as besoin d'une maison. Moi, j'en ai déjà une, là-haut sur la falaise. Ici, c'est chez toi, pour le moment. Tu ne le sens pas ?

Nell ne savait qu'une chose : à l'instant où elle avait pénétré dans cette maison, elle avait été saisie d'une irrésistible envie de s'étirer, de se vautrer et de ronronner comme un chat.

— Je peux m’installer ici ?

— La vie ne t’a pas fait de cadeaux, on dirait ? murmura Mia. Tu ne crois pas beaucoup à la chance. Tu payeras un loyer, parce que rien de gratuit n’a de valeur. Nous en évaluerons le montant en fonction de ton salaire. Installe-toi. La signature du contrat et tout le tintouin peuvent attendre demain. Je vais prévenir les commerçants de ton arrivée. Les casseroles, les poêles et autre matériel culinaire, c’est à toi de les payer, mais je te ferai crédit jusqu’à la fin du mois. Je t’attends, toi et tes œuvres, à 9 h 30 pile.

Elle fit un pas en avant et laissa tomber les clefs dans la paume tremblante de Nell.

— Pas de questions ?

— J’en ai trop, je crois. Je ne sais comment te remercier.

— Ne gaspille pas tes larmes, petite sœur, répondit Mia. Elles sont trop précieuses. Tu vas devoir travailler dur.

— J’ai hâte de commencer, s’écria Nell en tendant la main. Merci, Mia.

Leurs doigts se touchèrent, se serrèrent, une étincelle bleue jaillit brièvement. Riant à demi, Nell fit un bond en arrière.

— Il doit y avoir de l’électricité statique dans l’air, ou un truc comme ça.

— Oui, un truc comme ça... Bienvenue chez toi, Nell Channing, lança Mia en se dirigeant vers la porte.

— Mia ?

La gorge nouée par l’émotion, Nell dut s’interrompre une fraction de seconde avant de poursuivre :

— Je parlais d’un cottage de conte de fées. Eh bien, tu dois être ma marraine de conte de fées.

Mia eut un sourire éblouissant et son rire jaillit, vif et chaleureux.

— Tu vas bientôt découvrir que j'en suis loin. Je suis juste une sorcière à l'esprit pratique. N'oublie pas de m'apporter les reçus, ajouta-t-elle avant de fermer doucement la porte derrière elle.

Nell prit le temps d'explorer le bourg avant d'aller faire son marché. Cela faisait des mois qu'elle s'estimait en sécurité. Et libre. Mais tandis qu'elle se promenait dans ces rues pittoresques en respirant l'air marin à pleins poumons, elle se sentit réellement en sécurité. Et libre.

Personne ne la connaissait mais, un jour prochain, tout le monde, ou presque, connaîtrait Nell Channing, l'excellente cuisinière qui vivait dans le cottage jaune, à la lisière du bois. Elle aurait des amis et une vie agréable. Se bâtirait un avenir. Hors d'atteinte du passé.

Un jour, elle ferait autant partie de l'île que le petit bureau de poste aux murs de bardeaux gris délavé, ou le syndicat d'initiative, bâti à la va-comme-je-te-pousse à l'aide de vieilles briques de mâchefer, ou encore le long quai robuste sur lequel s'affairaient les pêcheurs.

Pour fêter cela, elle s'offrit un carillon à vent fait d'étoiles métalliques. Son premier achat inutile depuis presque un an.

Elle passa sa première nuit sur l'île dans le lit en fer forgé, n'osant croire à son bonheur tandis qu'elle écoutait son carillon tinter au rythme du ressac.

Pressée de se mettre au travail, elle se leva avant l'aube et abaissa la pâte pendant que la soupe du jour frémissait. Elle avait dépensé jusqu'à son dernier sou,

y compris l'avance qu'elle avait reçue et une bonne partie de son salaire du mois suivant, pour acheter une batterie de cuisine. Mais elle s'en moquait. Équipée comme elle l'était, elle ferait les meilleurs plats du monde, ou du moins de l'île. Mia Devlin, sa bienfaitrice, ne pourrait que se féliciter de son choix.

Dans la cuisine, elle avait tout disposé à son idée et non selon les conseils d'autrui. Dès qu'elle aurait le temps, elle ferait un saut à la jardinerie pour acheter des herbes qu'elle planterait devant la fenêtre. En désordre. Rien, absolument rien, dans sa maison, celle-ci ou une autre, ne serait uniforme, symétrique, net, d'une élégance sophistiquée. Il n'y aurait pas de dizaines de mètres carrés de marbre, ni de murs de miroirs, ni d'urnes imposantes remplies de fleurs effroyablement exotiques sans chaleur ni parfum. Il n'y aurait pas...

« Arrête ! » s'ordonna-t-elle. Plutôt que de perdre son temps à faire la liste de ce qu'elle ne souhaitait pas, elle ferait mieux de réfléchir à ce qu'elle désirait. L'heure était venue de claquer la porte au nez du passé et de se tourner résolument vers l'avenir.

Le soleil se levait lorsqu'elle enfourna sa première tournée de tartelettes. Elle se souvint de Dorcas Birmingham, une commerçante chaleureuse mais indiscreète, qui, la veille, lui avait posé tout un tas de questions sous prétexte de faire connaissance. Il y a peu, Nell se serait refermée comme une huître. Mais, là, non. Elle avait bavardé normalement, répondant avec assurance à certaines questions, en éludant habilement d'autres.

Elle laissa échapper un soupir de satisfaction. Décidément, son installation dans l'île s'annonçait sous les meilleurs auspices...

Lulu croisa les bras sur sa poitrine décharnée. Sa façon à elle, Mia le savait, de paraître intimidante. Mais avec son mètre cinquante, ses 40 kg tout habillée et son

visage de lutin affligé, il fallait reconnaître qu'elle manquait d'atouts.

— Tu ne sais rien d'elle.

— Je sais qu'elle est seule, qu'elle cherche du travail et qu'elle était au bon endroit au bon moment.

— C'est une inconnue. On n'embauche pas une inconnue sur un coup de tête, en plus en lui prêtant de l'argent et en la logeant, sans au moins vérifier d'où elle sort. Pas une référence, Mia, pas une ! Pour autant que tu saches, ça pourrait aussi bien être une psychopathe en cavale.

— Tu ne crois pas que tu abuses un peu des romans policiers, ces derniers temps ?

Lulu fronça les sourcils et pinça les lèvres, expression qui, sur son visage inoffensif, ressemblait plutôt à un sourire peiné.

— Ça existe, les méchantes gens.

— En effet, ça existe.

Mia lança l'impression des commandes qui étaient arrivées par courrier électronique.

— S'il n'y en avait pas, nous n'aurions pas de défi à relever. Cette fille fuit quelque chose, Lu, mais pas la police. Et c'est le destin qui l'a amenée ici. Jusqu'à moi.

— Parfois, le destin te poignarde dans le dos.

— J'en suis consciente.

Mia ramassa les feuilles imprimées et quitta le bureau, Lulu sur les talons. Le fait que Lulu Cabot l'avait pratiquement élevée était la seule raison pour laquelle elle ne l'envoyait pas balader.

Et tu devrais savoir que j'ai les moyens de me défendre, ajouta-t-elle cependant.

— Dès que tu recueilles des égarés, tu baisses la garde.

— Ce n'est pas une égarée, c'est une personne en quête de quelque chose. Il y a une différence. J'ai senti des...

affinités, expliqua Mia en descendant à la librairie. Quand elle sera plus à l'aise, j'y regarderai de plus près.

— Essaie au moins d'obtenir une référence.

À cet instant, la porte de service s'ouvrit. Mia haussa les sourcils.

— Voilà déjà une bonne nouvelle : elle est ponctuelle. Ne la tarabuste pas, Lulu, dit-elle d'un ton sans appel. Elle est encore fragile. Ah, bonjour, Nell !

— Bonjour.

Les bras chargés de plateaux recouverts de linges propres, la jeune femme fit irruption dans la boutique.

— Je me suis garée derrière, ça ne gêne pas ?

— Pas de problème. Tu veux un coup de main ?

— Non, merci, ça va aller.

— Lulu, je te présente Nell Channing. Vous pourrez faire plus ample connaissance plus tard.

— Enchantée, Lulu. Je me dépêche de monter tout ça.

— Vas-y.

Mia attendit que Nell ait grimpé l'escalier.

— Elle a l'air dangereuse, hein ?

— L'air n'est pas toujours la chanson, marmonna Lulu.

Quelques instants plus tard, Nell dégringolait l'escalier. Elle portait un jean et un tee-shirt blanc qu'égayait un petit médaillon.

— J'ai mis en route une première cafetière. Je vous en apporte à mon prochain voyage, mais je ne sais pas comment vous l'aimez.

— Noir pour moi, sucré et léger pour Lu. Merci.

— Euh... Mia, est-ce que ça t'ennuierait de ne pas monter tout de suite ? J'aimerais que tu voies la présentation quand tout sera terminé. Alors, si tu pouvais... attendre un peu, d'accord ?

Tout en parlant, elle avait gagné la porte à reculons, le visage cramoisi. Elle les gratifia d'un petit sourire embarrassé et disparut.

— Désireuse de plaire, commenta Mia tout en remplissant les commandes avec Lulu. Travailleuse. Tu as raison, elle a tout à fait le profil d'une psychopathe. Appelle les flics.

— Tais-toi.

Vingt minutes plus tard, hors d'haleine, les nerfs à vif, Nell redescendit l'escalier.

— Tu peux monter maintenant ? J'ai encore le temps de tout changer si ça ne te plaît pas. Oh, est-ce que vous pouvez venir aussi, Lulu ? Mia m'a dit que vous étiez au courant de tout ici, j'aimerais avoir votre avis.

— Hmm...

À contrecœur, Lulu interrompit sa tâche.

— Le café n'est pas mon rayon.

Elle haussa les épaules, mais emboîta le pas aux deux jeunes femmes.

La vitrine était remplie de pâtisseries appétissantes – dont un grand gâteau recouvert d'un glaçage en chocolat décoré de filets de crème fouettée –, de muffins au sucre et aux myrtilles, de scones aux raisins et d'énormes cookies.

Les plats du jour étaient inscrits sur le tableau noir d'une écriture fine et soignée. L'odeur du café flottait dans l'air, irrésistible, toutes les surfaces reluisaient, et, posé sur le comptoir, un pot en verre bleu proposait des bâtons de cannelle.

Mia passa et repassa devant la vitrine tel un général inspectant ses troupes, sous le regard anxieux de Nell qui se retenait de se tordre les mains.

— Je n'ai pas encore sorti les salades ni la soupe. Je me suis dit que si j'attendais 11 heures, les clients en profiteraient pour commander des pâtisseries. Il y a d'autres tartelettes derrière, et des brownies. Je n'ai disposé qu'une partie des gâteaux parce que... euh... s'il y en a trop, on ne voit plus rien. En revanche, j'ai sorti le gâteau au chocolat dans l'espoir d'appâter

les clients et de leur donner envie de revenir pour le déjeuner...

Mia s'interrompit d'un geste.

— Et si on goûtait l'une de ces tartelettes ?

— Oh, bien sûr ! Je vous en rapporte une de la cuisine.

Elle disparut et revint presque aussitôt avec une tartelette posée sur un petit napperon de papier.

Sans mot dire, Mia la cassa en deux et en tendit la moitié à Lulu. Un sourire retroussa ses lèvres dès la première bouchée.

— Ça te va, comme référence ? lui glissa-t-elle.

Puis elle se tourna vers Nell.

— Si tu continues à avoir l'air aussi nerveuse, les clients vont s'inquiéter. Ils ne commanderont rien, et ils manqueront quelque chose d'exceptionnel. Tu as un don, Nell.

— Ça te plaît ? s'écria celle-ci, soulagée. J'ai goûté de tout, ce matin ; je suis à moitié malade, ajouta-t-elle en posant la main sur son estomac. Je voulais que tout soit parfait.

— Et ça l'est. Maintenant, détends-toi, parce que dès que la rumeur se répandra que nous avons embauché une cuisinière de génie, tu vas avoir du boulot.

Nell ne sut jamais jusqu'où la rumeur s'était répandue, mais elle fut très vite si occupée qu'elle en oublia sa nervosité. Dès 10 h 30, elle dut préparer une autre cafetière et réapprovisionner les plateaux. Chaque fois que la caisse enregistreuse tintait, elle éprouvait un petit frisson de plaisir. Et tandis qu'elle emballait une demi-douzaine de muffins pour une cliente qui clamait qu'elle n'en avait jamais mangé d'aussi délicieux, elle dut se retenir pour ne pas danser sur place.

— Merci. Revenez nous voir.

Rayonnante, elle se tourna vers le client suivant.

La première impression que Zack eut d'elle ? Une jolie blonde en tablier blanc arborant un immense sourire qui faisait clignoter ses fossettes. Le spectacle lui procura une brève et plaisante petite secousse intérieure.

— On m'avait prévenu, pour les muffins, mais pas pour le sourire, dit-il.

— Le sourire est gratuit. Hélas, pas les muffins !

— J'en prendrai un. Aux myrtilles. Et un grand café noir à emporter. Je m'appelle Zack. Zack Todd.

— Moi, c'est Nell, répondit-elle en attrapant un gobelet avec couvercle.

Elle n'eut pas besoin de lui accorder un second regard. L'expérience lui avait appris à déchiffrer un visage rapidement et à le garder en mémoire. Celui de ce nouveau client restait présent dans sa tête tandis qu'elle s'affairait.

Bronzé, de fines rides d'expression aux coins de ses yeux verts. Le nez droit, la mâchoire ferme, zébrée par une intrigante cicatrice. Des cheveux châains, un peu longs, que le soleil avait éclaircis ici et là.

Un visage honnête et amical. Nell posa le café sur le comptoir et prit un muffin dans la vitrine, notant au passage ses épaules larges, ses avant-bras musclés que révélaient les manches roulées de sa chemise en jean, ses grandes mains. Elle avait tendance à avoir confiance dans les hommes qui avaient de grandes mains. C'étaient les fines, les manucurées, qu'il fallait craindre.

— Un seul ? demanda-t-elle en emballant le muffin.

— Un seul, pour l'instant. Il paraît que vous êtes arrivée hier ?

— Au bon moment, apparemment.

— En effet, acquiesça-t-il après avoir humé le contenu de son sac en papier. Et vous venez d'où ?

— De Boston.

Il inclina la tête d'un air sceptique.

— Vous n'avez pas l'accent de Boston, précisa-t-il comme elle le regardait fixement.

— Oh...

D'une main qui ne tremblait pas, elle prit le billet qu'il lui tendait et chercha la monnaie dans le tiroir-caisse.

— Je ne suis pas originaire de Boston. Je viens d'une petite ville du Middle West, près de Columbus. Mais j'ai beaucoup déménagé.

Sans cesser de sourire, elle lui rendit sa monnaie accompagnée du ticket de caisse.

— Cela explique sans doute que je n'aie l'accent de nulle part en particulier, ajouta-t-elle.

— Je suppose, oui.

— Hé, shérif ?

Zack jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et hocha la tête.

— Bonjour, madame Macey.

— J'aimerais bien que tu ailles dire deux mots à Peter Stahr à propos de son chien. Cet animal n'a rien trouvé de mieux à faire que de se rouler dans le poisson mort et de venir ensuite s'essuyer sur mon linge qui sèche. J'ai dû tout relaver. J'ai rien contre les chiens, mais il faut que Pete tienne le sien en laisse.

— Je vais lui en toucher un mot ce matin. Vous devriez goûter un de ces muffins, madame Macey.

— Je suis juste venue acheter un livre, répliqua-t-elle en coulant un regard vers la vitrine. Quoi que... C'est vous, la nouvelle cuisinière ? ajouta-t-elle à l'adresse de Nell.

— Oui, fit celle-ci, la gorge soudain rêche et douloureuse. Je m'appelle Nell. Est-ce que quelque chose vous tente ?

Mme Macey fronça les sourcils.

— Finalement, une de ces petites tartelettes aux fruits avec un thé – un bon Orange Pekoe –, ce serait pas de refus. Et, toi, n'oublie pas de dire à Pete de garder son

chien à l'écart de mon linge, ajouta-t-elle en se tournant vers Zack.

— Pas de problème, dit-il sans cesser d'observer Nell.

Sa pâleur subite lorsque Gladys Macey l'avait appelé shérif ne lui avait pas échappé.

— Ravi de vous avoir rencontrée, Nell, lança-t-il avec un sourire avant de se diriger vers l'escalier.

La jeune femme répondit d'un petit signe de tête. Elle avait beau garder les mains occupées, celles-ci tremblaient légèrement.

Que pouvait avoir à craindre de la police un joli brin de fille comme ça ? Il est vrai que certaines personnes devenaient nerveuses rien qu'en voyant un flic.

Parvenu au rez-de-chaussée, il repéra Mia qui complétait le rayon des romans policiers. Poser quelques questions de routine ne faisait de mal à personne, décréta-t-il en s'approchant d'elle.

— Ça a l'air de marcher, aujourd'hui.

— Hmm.

Elle inséra un livre dans la rangée sans se retourner.

— Et ce n'est pas fini ! La saison ne fait que commencer, et j'ai une nouvelle arme secrète au café.

— Je viens de faire sa connaissance. Tu lui loues le cottage jaune.

— C'est exact.

— Tu as vérifié ses antécédents, ses références ?

— Écoute, Zack...

Mia pivota pour lui faire face. Ses talons hauts lui permettaient presque de le regarder dans les yeux sans lever la tête. Elle lui tapota gentiment la joue.

— Ça fait longtemps qu'on est amis. Assez longtemps pour que je te demande de te mêler de tes oignons. Je ne veux pas que tu traînes dans mon café et que tu interrogés le personnel.

— D'accord. Alors, je vais me contenter de l'emmener au poste et la menacer de ma lance à incendie.

Elle pouffa de rire, et lui planta un baiser sur la joue.

— Espèce de brute ! Ne t'inquiète pas au sujet de Nell. Elle ne cherche pas les ennuis.

— Elle est devenue nerveuse quand elle a appris que j'étais shérif.

— Tu es si beau garçon que tu rends toutes les filles nerveuses, tu n'es pas au courant ?

— Ça n'a jamais marché avec toi, riposta-t-il.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Maintenant, du balai ! Laisse-moi faire tourner ma boutique.

— J'y vais. Il faut que je fasse le travail pour lequel on me paye et que j'aille engueuler Peter Stahr à cause de son chien qui pue.

— Quel homme courageux ! s'exclama-t-elle en papillotant des cils. Que deviendraient les habitants de cette île s'ils ne vous avaient pas, ta fidèle sœur et toi, pour les protéger.

— Ha, ha... J'attends Ripley au ferry de midi. Si elle était arrivée plus tôt, je lui aurais refilé la corvée du chien.

— La semaine est déjà finie ? fit Mia avec une grimace. Il est vrai que les bonnes choses ne durent jamais !

— Je ne vais pas me mettre entre vous deux. Je préfère encore m'occuper du chien de Pete.

Elle se remit au travail dès qu'il fut parti, mais sa remarque à propos de Nell continua de lui trotter dans la tête.

Elle se fit un devoir de ne monter au premier que tard dans la matinée. Nell avait déjà sorti les salades et la soupe, en prévision du déjeuner. La soupe embaumait, et les salades, joliment présentées, étaient appétissantes.

— Comment ça s'est passé ?

— Les affaires ont bien marché, ce matin, répondit la jeune femme en s'essuyant les mains sur son tablier.

Ce sont les muffins qui ont gagné la course, à un cheveu des tartelettes.

— Officiellement, c'est ta pause. Si quelqu'un entre, je m'en occupe, sauf s'il faut se servir de cette monstrueuse machine.

Mia entra dans la cuisine et se percha sur un tabouret.

— Passe me voir dans mon bureau quand Peg sera là. Il faut qu'on signe le contrat d'embauche.

— D'accord. J'ai réfléchi au menu de demain.

— On en discutera en même temps. Pourquoi est-ce que tu ne te sers pas une tasse de café pour te détendre ?

— Je suis assez excitée comme ça, répliqua Nell en sortant une petite bouteille d'eau du réfrigérateur. Je vais m'en tenir à ça.

— Tu es bien installée dans la maison ?

— Je ne me souviens pas d'avoir aussi bien dormi, ni de m'être réveillée plus en forme depuis des siècles ! Et tu as vu le lever du soleil ? Spectaculaire.

— Je te crois sur parole. J'ai plutôt tendance à éviter les levers de soleil. Ils s'obstinent à surgir trop tôt le matin.

Elle tendit la main vers la bouteille d'eau. Surprise, Nell la lui donna.

— J'ai appris que tu avais fait la connaissance de Zack Todd, reprit Mia après en avoir bu une gorgée.

— Ah bon ?

Nell se rua sur un torchon et entreprit aussitôt d'astiquer la cuisinière.

— Oh, le shérif Todd ! Oui, il a pris un café et un muffin aux myrtilles.

— Cela fait des siècles qu'il y a un ou plusieurs Todd sur cette île. Et Zachariah est l'un des meilleurs du lot. C'est un type bien, précisa Mia délibérément. Et qui ne passe pas son temps à vous le faire savoir...

— Est-ce que c'est ton... ?

L'expression « petit ami » ne collait pas avec une femme telle que Mia.

— Est-ce que vous êtes liés ? risqua Nell.

— Tu veux dire par l'amour ? Non, répondit Mia en lui rendant la bouteille. Il est trop bien pour moi. Bien que j'aie eu un petit sentiment pour lui quand j'avais 15 ou 16 ans. Après tout, c'est un beau spécimen. Tu as dû le remarquer.

— Les hommes ne m'intéressent pas.

— Je vois. C'est ce que tu fuis ? Un homme ?

Nell garda le silence. Mia décida de ne pas insister et se leva.

— Bon. Si tu as envie d'en parler, je sais écouter, d'une oreille amicale.

— J'apprécie tout ce que tu as fait pour moi, Mia. Je souhaite seulement m'acquitter correctement de mon travail.

— Parfait.

La clochette tinta, indiquant l'arrivée d'un client.

— Non, c'est ta pause, lui rappela Mia comme la jeune femme bondissait. Je m'en occupe. Et n'aie pas l'air aussi triste, petite sœur. Tu n'as de comptes à rendre à personne d'autre qu'à toi-même.

Mia quitta la pièce et Nell ferma les yeux, curieusement reconfortée. Elle n'avait pas de raison d'être triste, effrayée, ou d'avoir peur du shérif. Il n'avait aucun motif pour s'intéresser à elle et fouiller dans son passé. Le ferait-il qu'il ne trouverait rien. Elle s'était montrée d'une extrême prudence.

Elle termina la bouteille d'eau et sortit de la cuisine. Mia se tourna vers elle à l'instant où l'horloge de la place égrenait lentement les douze coups de midi.

Nell eut soudain la sensation que le sol tremblait sous ses pieds et que la lumière devenait éclatante. Une étrange musique résonna sous son crâne, comme si l'on avait pincé simultanément un millier de cordes de

harpe. Le vent... Elle aurait juré qu'un vent chaud lui frôlait le visage et soulevait ses cheveux. Une odeur de bougie et de terre fraîche envahit ses narines.

Le monde frissonna, tournoya, puis se remit d'aplomb en l'espace d'un éclair. Elle secoua la tête, perplexe, et se retrouva les yeux rivés à ceux de Mia.

— Qu'est-ce que c'était ? Un tremblement de terre ?

Elle jeta un regard autour d'elle. Les clients circulaient le long des rayonnages, ou bavardaient tranquillement en mangeant, sans manifester la moindre inquiétude.

— J'ai cru... J'ai senti...

— Oui, je sais, coupa Mia d'une voix tendue en dépit de son calme apparent. Eh bien, voilà qui explique tout.

— Ça explique quoi ?

Nell agrippa le poignet de Mia ; une sorte de flux puissant remonta aussitôt le long de son bras.

— On en reparlera, dit doucement Mia. Plus tard. On va avoir du boulot, le ferry de midi vient d'accoster.

« Et Ripley est de retour », ajouta-t-elle silencieusement. Désormais, les trois étaient réunies sur l'île.

Il était rare que Mia se laisse surprendre, et elle n'aimait pas cela. La force de ce qu'elle avait senti et éprouvé en présence de Nell s'était révélée plus intense, plus intime que prévu. Et cela l'ennuyait. Elle aurait dû s'y préparer. Mieux que quiconque, elle savait et comprenait quel tour le destin avait pris tant d'années auparavant. Et quel virage il pouvait prendre à présent.

Néanmoins, croire au destin n'impliquait pas de demeurer les bras ballants, sans rien faire. Elle pouvait et devait réagir. Mais il lui fallait d'abord réfléchir, mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Grands dieux, qu'était-elle censée faire pour arranger les choses alors qu'elle était liée d'un côté à une femme stupide et bornée qui niait systématiquement ses

pouvoirs, et de l'autre à un petit lapin effrayé qui ignorait en posséder ?

Elle s'enferma dans son bureau et se mit marcher de long en large. Ici, elle s'occupait rarement de sorcellerie. C'était son lieu de travail, et elle le tenait délibérément séparé de ses autres activités. Mais chaque règle avait ses exceptions, non ?

Elle s'empara d'une boule de cristal qui trônait sur une étagère et la déposa sur son bureau, entre son téléphone et son ordinateur, s'amusant un instant de ce mélange incongru. La sorcellerie respectait le progrès, même si la réciproque n'était pas toujours vraie.

Posant les mains de chaque côté du globe, Mia se concentra.

— Montre-moi ce que je dois voir. Les trois sœurs enfin réunies forgeront leur destin. Que le cristal me révèle l'avenir, et qu'il en soit ainsi, puisque je le veux.

La boule étincela ; sa surface se couvrit d'une sorte de pellicule laiteuse, puis retrouva sa transparence. Et, tout au fond, Mia se vit, au milieu d'une forêt, en compagnie de Nell et de Ripley. Elles formaient un cercle autour d'un anneau de feu. Les arbres flamboyaient des couleurs de l'automne. La lumière scintillante de la pleine lune éclairait la scène.

Une ombre surgit entre les troncs. Un homme. Beau, blond, le regard de glace.

Le cercle se rompit. Et tandis que Nell s'enfuyait, l'homme la rattrapa et la frappa. La jeune femme se brisa comme du verre, en mille morceaux. Un éclair déchira le ciel, suivi d'un coup de tonnerre. Un torrent de pluie s'abattit sur les bois, et l'île bascula dans la mer.

Mia planta les poings sur ses hanches.

— N'est-ce pas toujours ainsi que ça se passe ? marmonna-t-elle, dégoûtée. Un homme survient et gâche tout ! Eh bien, on va s'en occuper.

Elle remit la boule à sa place, sur l'étagère.

— On va même s'en occuper sérieusement.

Lorsque Nell frappa à la porte, Mia achevait de répondre à son courrier électronique.

— Tu arrives au bon moment, déclara-t-elle en éteignant son ordinateur. C'est une sacrément bonne habitude que tu as. Assieds-toi. J'ai besoin que tu remplisses ces formulaires.

Elle désigna une petite pile de feuillets.

— Je les ai datés d'hier. Comment se comporte la foule du déjeuner ?

— Plutôt bien.

Nell s'assit. À présent, remplir ce genre de papiers ne l'affolait plus comme dans les premiers temps. Nom, lieu et date de naissance, numéro de sécurité sociale. Tous ces faits et ces chiffres étaient désormais les siens. Elle y avait veillé personnellement.

— J'ai préparé le menu de demain. Tiens.

— Hmm.

Mia prit la feuille que Nell lui tendait et la parcourut pendant que la jeune femme écrivait.

— Ça a l'air bien. Plus audacieux que ce que Jane faisait.

— Trop audacieux ?

— Non, plus seulement.

Mia jeta un œil sur le premier formulaire rempli.

— Eh bien, Nell Channing sans deuxième prénom, que comptes-tu faire de ton après-midi ?

— Je vais me promener sur la plage, jardiner un peu. Peut-être explorer les bois derrière le cottage.

— Il y a un petit ruisseau où poussent de l'ancolie sauvage et, plus loin, à l'ombre, des alliaires et des fougères. Le genre de plantes où l'on imagine très bien des fées se cacher.

— Je ne te voyais pas comme quelqu'un qui s'intéresse aux fées.

— On ne se connaît pas encore très bien, riposta Mia avec un sourire. L'île des Trois Sœurs est riche en légendes et de traditions, et les bois recèlent toutes sortes de secrets. Tu connais l'histoire des Trois Sœurs ?

— Non.

— Je te la raconterai un de ces jours. Va plutôt prendre un peu l'air et le soleil.

— Mia, qu'est-ce qui s'est passé tout à l'heure ? Au café ?

— C'est à toi de me le dire. Qu'est-il arrivé, selon toi ?

— J'ai senti comme un tremblement de terre, mais ce n'était pas ça. La lumière a changé, et l'air aussi. On aurait dit... une explosion d'énergie. Tu l'as ressentie toi aussi, poursuivit-elle bien qu'elle eût l'impression de dire des sottises. Mais personne d'autre. Aucun des clients n'a perçu quoi que ce soit qui sorte de l'ordinaire.

— La plupart des gens n'attendent que de l'ordinaire et, du coup, ils n'ont que ça.

— Si c'est une devinette, je ne connais pas la réponse, répliqua Nell impatientement en se levant. En tout cas, toi, tu n'as pas eu l'air surprise. Juste un peu irritée.

Mia s'adossa à son siège et haussa les sourcils.

— C'est assez vrai. Tu lis bien dans les gens.

— Un don nécessaire à la survie.

— Et, chez toi, il est bien affûté, nota Mia. Qu'est-ce qui est arrivé ? Je suppose qu'on pourrait appeler ça une connexion. Que se passe-t-il quand trois charges positives occupent le même espace simultanément ?

Nell secoua la tête.

— Je n'en ai aucune idée.

— Moi non plus. Mais ce serait intéressant de le découvrir. Les semblables se reconnaissent entre eux, tu ne crois pas ? Moi, je t'ai reconnue.

Le sang de Nell se glaça et sa peau se mit à la picoter.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles.

— Il ne s'agit pas de qui tu es ou étais, dit Mia doucement, mais de ce que tu es. Tu peux me faire confiance pour respecter ta personnalité, ainsi que ta vie privée. Je n'irai pas fouiller dans ton passé, Nell. C'est l'avenir qui m'intéresse.

Nell ouvrit la bouche. Il s'en fallut de peu, de très peu, pour qu'elle déballe toute son histoire. Ce qu'elle avait fui, ce qui la hantait encore. Mais c'eût été confier son sort à autrui, et elle s'était juré de ne plus jamais recommencer.

— Demain, je servirai un potage de légumes d'été, du poulet, des zucchini et des sandwichs au fromage.

— C'est parfait. Profite bien de ton après-midi.

Mia attendit que la jeune femme ait atteint la porte.

— Nell ? Aussi longtemps que tu auras peur, c'est lui qui gagnera.

— Je me contrefiche de gagner, rétorqua Nell qui sortit sans attendre.

3

Assise sur le sol meuble, près du ruisseau, avec pour toute compagnie le chant des oiseaux, Nell se sentait en paix.

Ici, elle était chez elle. Jamais elle n'avait éprouvé une telle certitude. Elle appartenait à cet endroit comme à nul autre.

Dès son plus jeune âge, elle avait déménagé d'un endroit à un autre au gré des affectations de son père. Son enfance n'était pas rattachée à un lieu précis où ses souvenirs auraient pu s'enraciner et s'épanouir.

Et même si sa mère avait le don de créer un foyer chaleureux où qu'ils aillent, cela ne remplaçait pas cette sensation de permanence, de stabilité que procure la vision, jour après jour, année après année, d'un paysage immuable à la fenêtre de sa chambre.

Cela lui avait toujours manqué. Son erreur avait été de croire qu'Evan l'aiderait à combler ce manque, alors qu'elle aurait dû comprendre que cela ne dépendait que d'elle.

Peut-être y était-elle parvenue, à présent.

C'était ce que Mia avait voulu dire. *Les semblables se reconnaissent*. Elles étaient toutes deux à leur place sur cette île.

Mia était une femme très intuitive. Elle devinait les secrets. Nell avait l'espoir qu'elle était aussi bonne

qu'elle le paraissait. Parce que si elle ou quelqu'un d'autre commençait à fouiner dans son passé, elle n'aurait d'autre choix que de quitter l'île.

Et elle ne voulait pas que cela arrive.

Elle se leva, s'étira, et rebroussa chemin. Elle ferait confiance à Mia, décréta-t-elle. Un jour, peut-être, elles deviendraient de vraies amies. Elle apprendrait à son contact à ne pas se remettre sans cesse en question, à acquérir cette assurance qui lui faisait tant défaut. Chaque petite victoire sur elle-même serait une conquête qui lui donnerait du courage pour affronter les combats à venir.

Revigorée à cette pensée, elle décida qu'elle allait claquer le peu d'argent qu'il lui restait à la jardinerie.

Si ce n'était pas de la confiance en soi, ça ?

On l'autorisa à ouvrir un compte. Encore une faveur qu'elle devait à Mia. En tant qu'employée du Café-Librairie, on la regardait favorablement, et on n'hésitait pas à lui faire crédit.

Elle eut beau s'efforcer de ne pas en abuser, elle se retrouva cependant avec une demi-douzaine de plateaux de fleurs, des pots et un gros sac de terreau. Sans parler de cette espèce de gargouille idiote destinée à monter la garde auprès de ses plantations.

Nell était impatiente de se mettre au travail. À peine garée devant chez elle, elle bondit hors de sa voiture, ouvrit la portière arrière et se pencha pour empoigner l'un des plateaux.

« Charmant spectacle », songea Zack en immobilisant son véhicule de l'autre côté de la rue. Un homme qui ne prendrait pas une minute pour contempler un aussi ravissant petit derrière féminin moulé dans un jean ne serait qu'un triste sire.

Il sortit de sa voiture de patrouille, s'appuya contre la portière et regarda Nell extirper son plateau de pétunias.

— Joli tableau.

Elle sursauta si violemment qu'elle faillit lâcher son chargement. Elle tourna la tête dans sa direction ; la lueur de peur qui passa brièvement dans son regard n'échappa pas à Zack. Feignant de n'avoir rien remarqué, il se redressa nonchalamment et traversa la rue.

— Laissez-moi vous donner un coup de main.

— Ça va, merci.

— Il y en a beaucoup d'autres. Vous allez avoir du boulot.

Il la contourna et s'empara de deux autres plateaux.

— Où est-ce que vous les emportez ?

— Derrière la maison pour le moment. Je ne sais pas encore où je vais planter tout cela. Mais, vraiment, ne vous sentez pas obligé...

— Ça sent bon, qu'est-ce que vous avez là ?

— Des herbes. Du romarin, du basilic, de l'estragon, ce genre de choses.

Si elle voulait se débarrasser de lui rapidement, décida Nell, elle avait tout intérêt à le laisser l'aider. Aussi le précéda-t-elle dans le jardin.

— Je voudrais faire une plate-bande d'herbes aromatiques juste à côté de la cuisine. J'y ajouterai peut-être des légumes quand j'aurai un moment.

— Planter des fleurs, c'est planter ses racines, disait ma mère.

— J'ai l'intention de faire les deux. Posez-les sur la marche, s'il vous plaît. Merci, shérif.

— Vous en avez encore deux sur la banquette avant.

— Je peux...

— J'y vais. Est-ce que vous avez pensé à acheter du terreau ?

— Oui, dans le coffre.

Il sourit et tendit la main.

— Il me faut les clefs.

— Ah...

Ne voyant pas comment refuser, elle fouilla dans sa poche.

— Merci.

Elle le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait. Elle n'avait aucune raison de s'inquiéter. Il se montrait serviable, point final. Tous les hommes, tous les flics n'étaient pas dangereux, elle le savait pertinemment.

Lorsqu'il revint, chargé comme un baudet, un énorme sac de terreau sur l'épaule et un plateau de géraniums et d'impatiens entre les mains, elle ne put s'empêcher de rire.

— J'ai vu un peu grand, constata-t-elle en le débarassant. J'étais partie pour acheter des herbes, et avant que j'aie le temps de m'en apercevoir... mon chariot était plein

— C'est ce qu'elles disent toutes. Je vais chercher les pots et les outils.

— Shérif...

Autrefois, elle répondait spontanément à la gentillesse par la gentillesse. Elle eut envie que cette réaction reddevienne naturelle.

— J'ai préparé une carafe de citronnade, ce matin. Vous en voulez un verre ?

— Volontiers.

Il lui suffisait de se détendre, d'être elle-même, tout simplement, se sermonna-t-elle tandis qu'elle remplissait deux verres de glaçons et de citronnade. Il était déjà de retour lorsqu'elle sortit de la maison. Son regard s'arrêta un instant sur sa silhouette virile, et elle ressentit une brève secousse.

De l'attirance. Elle reconnut sans peine la sensation, mais se rappela aussitôt que cela lui était désormais interdit.

— Merci pour la livraison.

— De rien.

Il prit le verre qu'elle lui tendait et en avala la moitié. La petite secousse vira à la danse de Saint-Guy.

— C'est de la véritable citronnade ! Je ne sais même plus quand j'en ai bu pour la dernière fois. Vous êtes une vraie trouvaille, on dirait ?

— J'aime bien m'affairer dans la cuisine, répondit-elle en ramassant sa bêche toute neuve.

— Vous n'avez pas acheté de gants ?

— Non, je n'y ai pas pensé.

Elle avait hâte qu'il décampe, comprit Zack, mais elle était trop polie pour le lui dire. Du coup, il s'assit sur l'une des marches du perron.

— Ça vous ennuie si je me pose une minute ? La journée a été longue. Mais que ça ne vous empêche pas de commencer. C'est agréable à regarder, une femme qui travaille dans son jardin.

Elle aussi aurait bien aimé s'asseoir au soleil devant sa porte, pour réfléchir à ses futures plates-bandes. Mais il ne lui laissait pas le choix.

Elle commença par les pots. Si elle n'aimait pas le résultat, il lui serait facile de revoir la disposition.

— Est-ce que vous avez... euh... parlé au type du chien ?

— Pete ? demanda Zack en sirotant sa citronnade. Je pense que nous sommes arrivés à un accord, et que la paix règne à nouveau dans notre petite île.

Elle perçut une note d'humour dans sa voix en même temps qu'une satisfaction nonchalante qui lui parurent sympathiques.

— Ce doit être intéressant d'être shérif ici. De connaître tout le monde.

— Ça a du bon.

Il remarqua qu'elle avait des mains fines et habiles. Qu'elle travaillait rapidement. Et qu'elle évitait son

regard. De la timidité, supposa-t-il, associée à ce qui lui parut un manque d'habitude des relations avec ses semblables.

— Une grande partie du travail consiste à arbitrer les litiges et, l'été, à calmer les plus excités des vacanciers. C'est un peu comme conduire un troupeau de trois mille personnes. Ripley et moi, nous suffisons à la tâche.

— Ripley ?

— Ma sœur. C'est l'autre flic de l'île. Cela fait cinq générations que les Todd font ce boulot ici. Très joli, ajouta-t-il en désignant de son verre le travail en cours.

— Vous trouvez ?

Elle s'assit sur ses talons et examina son œuvre.

Elle avait mélangé différentes plantes et le résultat n'était pas aussi incohérent qu'elle le craignait. C'était plein de gaieté. Et son visage aussi quand elle se tourna vers lui.

— C'est un essai.

— Vous avez un don, en tout cas. Mais vous devriez porter un chapeau. Vous avez la peau claire et vous risquez d'attraper un sérieux coup de soleil.

— Oh, fit-elle en se frottant le nez du dos de la main. Vous avez raison.

— J'imagine que vous n'aviez pas de jardin, à Boston.

— Non.

Elle prit un second pot et le remplit de terreau.

— Je n'y suis pas resté longtemps. Je ne me sentais pas chez moi.

— Je vois ce que vous voulez dire. J'ai passé quelque temps sur le continent et je ne m'y suis jamais senti chez moi. Vos parents vivent toujours dans le Middle West ?

— Mes parents sont morts.

— Je suis désolé.

— Moi aussi, fit-elle en plantant un géranium. C'est une conversation, shérif, ou un interrogatoire ?

— Une conversation.

Il ramassa une plante qui traînait hors de portée de Nell. Elle était prudente, décida-t-il. Or, l'expérience lui avait appris que les gens n'étaient pas prudents sans raison.

— Je devrais mener un interrogatoire ?

— Je ne suis pas recherchée pour quelque motif que ce soit, je n'ai jamais été arrêtée et je ne désire pas d'ennuis.

— Eh bien, voilà qui fait le tour de la question, conclut-il en lui tendant la plante. Nous sommes sur une petite île, mademoiselle Channing. L'ambiance est plutôt amicale. Mais cela ne va pas sans curiosité.

— J'imagine.

Elle ne pouvait se permettre de se le mettre à dos, se souvint-elle. Ni lui ni personne.

— Écoutez, ça fait un certain temps que je voyage, et je commence à être fatiguée. Je suis venue ici parce que je cherchais du travail et un endroit tranquille où vivre.

— Apparemment, vous avez trouvé les deux, observa-t-il en se levant. Merci pour la citronnade.

— Je vous en prie.

— C'est vraiment joli, ce que vous faites. Bonsoir, mademoiselle Channing.

— Bonsoir, shérif.

Tout en regagnant sa voiture, il récapitula ce qu'il avait appris. Elle était seule au monde, elle se méfiait des flics et n'aimait pas les questions. Elle avait des goûts simples et des nerfs capricieux. Et, pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, ce résumé lui paraissait insuffisant.

Il jeta un coup d'œil à la voiture de Nell et mémorisa son numéro d'immatriculation. Les plaques du Massa-

chusets avaient l'air flambant neuves. Ça ne ferait de mal à personne de vérifier. Histoire d'apaiser ses doutes.

Son instinct lui soufflait que si Nell Channing ne cherchait pas les ennuis, son parcours n'en était pas dépourvu.

Nell apporta les chaussons aux pommes caramélisées au jeune couple assis près de la fenêtre avant de débarasser la table voisine.

Les mains chargées de tasses, elle s'arrêta un instant devant la fenêtre. Le ferry n'allait pas tarder à accoster. Une horde de mouettes tournoyaient dans le ciel et piquaient de temps à autre dans son sillage. La mer était calme, d'un vert tirant sur l'émeraude. Un petit bateau de plaisance aux voiles gonflées par le vent filait au ras de l'eau.

Autrefois, dans une autre vie, elle avait vogué sur une mer semblable. C'était l'un des rares bons souvenirs qu'elle gardait de cette époque. Elle adorait cette sensation de frôler les flots, de vague en vague. Curieux, tout de même, qu'elle ait toujours été attirée par la mer. Et que les grands bouleversements de son existence y aient été liés.

Elle se retourna et buta dans Zack. Comme il lui saisissait le bras pour l'empêcher de perdre l'équilibre, elle fit un bond en arrière.

— Excusez-moi. J'ai renversé quelque chose sur vous ? Je suis maladroite. Je ne regardais pas où...

— Il n'y a pas de mal.

Il glissa les doigts dans les anses de deux tasses et, prenant garde de ne plus la toucher, il l'en débarrassa.

— C'est moi qui me suis mis en travers de votre chemin. Joli bateau, n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle s'écarta vivement et se hâta de regagner sa place derrière le comptoir. Elle *détestait* que quiconque s'approche d'elle à son insu.

— Mais je ne suis pas payée pour regarder les bateaux. Vous désirez quelque chose ?

— Soufflez un peu, Nell.

— Pardon ?

— Soufflez un peu, répéta-t-il doucement en posant les tasses sur le comptoir. Reprenez votre calme.

— Je suis très calme, grommela-t-elle en ramassant d'un geste brusque les tasses qui s'entrechoquèrent. Je ne m'attendais pas que quelqu'un me colle au dos, c'est tout.

— Voilà qui est mieux, commenta Zack avec un petit sourire. Je vais prendre l'un de ces chaussons aux pommes, avec un grand café. Vous avez terminé vos plantations ?

— Presque, répondit-elle en se détournant pour mettre en route le percolateur.

Elle n'avait aucune envie de papoter aimablement avec le flic local dont elle sentait le regard vert rivé sur elle.

— Peut-être trouverez-vous un usage pour ça lorsque vous vous occuperez à nouveau de vos fleurs, fit-il en posant un sac sur le comptoir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un outil de jardinage.

Elle s'essuya les mains sur son tablier, l'air renfrogné. Incapable, cependant, de résister à la curiosité, elle ouvrit le sac. Une lueur d'amusement étonné éclaira son regard lorsqu'elle découvrit le ridicule chapeau de paille orné de fleurs artificielles.

— C'est le chapeau le plus idiot que j'aie jamais vu.

— Oh, il avait pire ! assura-t-il. Au moins le soleil ne vous brûlera pas le nez.

— C'est très aimable à vous, mais vous n'auriez pas dû...

— Ici, on appelle ça des relations de bon voisinage. Son *pager* se mit à sonner.

— Le devoir m'appelle, s'excusa-t-il.

Elle réussit à atteindre qu'il soit dans l'escalier pour s'emparer du chapeau, foncer dans la cuisine et s'examiner dans la vitre du four, affublée du ridicule couvre-chef.

Ripley Todd sirotait sa seconde tasse de café en regardant par la fenêtre du poste de police. La matinée avait été calme, ce qui lui convenait parfaitement.

Toutefois, il y avait quelque chose dans l'air. Elle avait beau essayer de l'ignorer, c'était un fait. Elle préféra néanmoins attribuer cette sensation à l'énervement. Après tout, elle avait passé une semaine à Boston.

Non qu'elle s'y soit ennuyée. Les ateliers de police et les séminaires l'avaient intéressée et lui avaient donné matière à réflexion. Elle aimait son travail, mais la pression de la ville et son agitation lui avaient semblé pesantes.

Zack lui aurait rétorqué qu'elle n'était pas sociable. Et elle aurait été la dernière à le contredire.

Elle l'aperçut soudain qui descendait la rue. Parcourir la moitié du pâté de maisons lui prendrait bien dix minutes. Les gens l'arrêtaient sans cesse ; ils avaient toujours quelque chose à lui dire.

En fait, songea-t-elle, les gens aimaient simplement être près de lui. Il avait une sorte de... Ripley s'interdit d'employer le mot « aura ». C'était trop dans le style de Mia. De comportement, trancha-t-elle. Zack avait un comportement qui rassurait les gens. Ils savaient que s'ils lui faisaient part de leurs ennuis, il aurait la solution, ou prendrait le temps de la trouver.

Zack était un être sociable. Affable, patient et juste. Des traits de caractère que personne ne se serait risqué à mentionner à son sujet à elle.

Sans doute était-ce pour cette raison qu'ils formaient une bonne équipe.

— Franck et Alice Purdue ont eu une petite fille – 3,6 kg, annonça-t-il en entrant. Ce matin, à 9 heures. Ils l'ont appelée Belinda. Le fils Younger s'est cassé le bras en tombant d'un arbre. Et le cousin de Missy Hachin, celui qui vit à Bangor, s'est acheté une Chevrolet toute neuve.

Tout en parlant, Zack prit le café qu'elle lui tendait, s'assit, posa les pieds sur son bureau. Et lui sourit.

— Et toi, quoi de neuf ?

— Un excès de vitesse sur la côte nord, dit Ripley. Je leur ai expliqué que les falaises, le phare et le reste étaient là depuis des siècles et n'avaient pas l'intention de prendre le large dans l'après-midi. Et, ça, c'est pour toi. Nell Channing, ajouta-t-elle en lui tendant un fax. C'est la nouvelle cuisinière de Mia, non ?

— Hmm.

Il parcourut le rapport. Pas de contravention. Nell avait un permis de conduire de l'Ohio, à renouveler dans un peu plus de deux ans. La voiture était à son nom. Quant aux plaques, il ne s'était pas trompé : elles dataient de moins de huit jours. Auparavant, la Buick était immatriculée dans le Texas.

Intéressant.

Ripley se percha sur le coin du bureau qu'ils partageaient et but une gorgée du café que son frère semblait dédaigner.

— Pourquoi t'intéresses-tu à elle ?

— Elle est curieuse.

— Curieuse comment ?

Il réfléchit, puis secoua la tête.

— Pourquoi n'irais-tu pas faire un tour au café à l'heure du déjeuner ? J'aimerais avoir ton avis.

— Je verrai.

Fronçant les sourcils, Ripley jeta un coup d'œil par la porte ouverte.

— Je crois qu'on va avoir de l'orage.

— Il n'y a pas le moindre nuage à l'horizon.

— N'empêche que quelque chose se prépare, marmonna-t-elle en attrapant sa casquette de base-ball. Je vais faire un tour ; je m'arrêterai peut-être au café.

— Prends ton temps. Je ferai la patrouille de l'après-midi sur la plage.

— Merci, fit Ripley avant de sortir.

Elle aimait son village et la façon dont la vie y était organisée. Selon elle, chaque chose avait sa place et devait y rester. Les caprices de la mer et de la météo ne la dérangaient pas. Ils faisaient partie de l'ordre naturel des choses.

Juin signifiait un nouvel afflux de touristes, des températures qui variaient de chaud à très chaud, des fêtes échevelées, les habituels désordres, enfants perdus et querelles d'amoureux. Mais les touristes qui chantaient à tue-tête, buvaient comme des trous et se bagarraient étaient aussi ceux qui apportaient à l'île les dollars qui la maintiendraient à flot durant les tempêtes glacées de l'hiver.

Elle supporterait joyeusement – enfin, peut-être pas si joyeusement que ça – les étrangers et leurs problèmes afin de sauvegarder les Trois Sœurs.

Ces quelque trente kilomètres carrés de rochers, de sable et de terre étaient son univers.

Elle croisa des gens écarlates qui remontaient de la plage. Qu'on puisse rester des journées entières à se faire griller au soleil dépassait son entendement. Outre l'inconfort, l'ennui l'aurait rendue folle en moins d'une heure.

Non pas qu'elle n'aimât pas la plage. Été comme hiver, elle courait tous les matins le long du rivage, puis piquait une tête dans les vagues quand le temps le permettait. Sinon, elle allait faire quelques longueurs dans la piscine couverte de l'hôtel.

Résultat, elle avait un corps mince, athlétique et bronzé. Elle portait presque en permanence une veste et un pantalon kaki, et attachait le plus souvent ses longs cheveux bruns en queue-de-cheval.

Ses traits présentaient un curieux mélange : une bouche large dont la lèvre supérieure était un peu épaisse, un nez court, des sourcils sombres et arqués, et des yeux verts identiques à ceux de son frère. Enfant, elle se sentait mal dans sa peau, mais elle se plaisait à penser que l'habitude et l'âge aidant, elle avait cessé de s'inquiéter de son physique peu banal.

Elle pénétra dans le Café-Librairie, salua Lulu de la main et s'engagea dans l'escalier. Avec un peu de chance, elle éviterait Mia.

Hélas, la chance n'était pas avec elle.

Mia se tenait derrière le comptoir, splendide, comme à l'accoutumée. Bien que retenus en arrière, ses cheveux parvenaient quand même à éclairer son visage de leur exubérance fauve.

En comparaison, la fille qui travaillait à côté d'elle avait l'air soignée, presque collet monté.

Ripley lui accorda immédiatement sa préférence.

Glissant les pouces dans les poches arrière de son pantalon, elle s'approcha du comptoir d'une démarche arrogante.

— Shérif adjoint Todd, fit Mia en inclinant la tête. Qu'est-ce qui t'amène ici ?

Ripley ne prit pas la peine de lui répondre.

— Je prendrai la soupe et le sandwich du jour, dit-elle à Nell tout en l'observant avec attention.

— Nell, je te présente Ripley, l'infortunée sœur de Zack. Le fait qu'elle vienne déjeuner ici nous permet de supposer sans grand risque d'erreur que l'enfer a gelé.

— Ta gueule, Mia. Enchantée de faire votre connaissance, Nell. Donnez-moi aussi un citron pressé.

— Tout de suite, murmura Nell dont le regard se portait de l'une à l'autre.

Elle se hâta de disparaître dans la cuisine.

— J'ai entendu dire que tu l'avais ramassée pratiquement à la descente du ferry, reprit Ripley.

— Plus ou moins, répondit Mia en plongeant la louche dans la soupe. Fiche-lui la paix, Ripley.

— Pourquoi est-ce que je l'embêterais ?

— Parce que tu es toi.

Mia posa le bol de soupe sur le comptoir.

— Tu n'as rien remarqué de particulier en descendant du ferry, hier ?

— Non, répondit trop vite Ripley.

— Menteuse, riposta Mia à mi-voix comme Nell revenait avec le sandwich.

— Vous voulez une table, adjoint Todd ?

— Ouais, merci, répondit Ripley en sortant de l'argent de sa poche. Passe-moi un coup de fil, Mia, si tu as quelque chose à me dire.

Elle fit en sorte de s'asseoir au moment précis où Nell déposait la commande devant elle.

— Ça a l'air excellent.

— J'espère que ça vous plaira.

— J'en suis sûre. Où avez-vous appris à cuisiner ?

— Ici et là. Vous désirez autre chose ?

Ripley leva le doigt pour retenir Nell, prit une cuillerée de soupe et goûta.

— Non. C'est vraiment excellent. Hé, c'est vous qui avez fait ces gâteaux ?

— Oui.

— Un sacré travail.

— Je suis payée pour cela.

— Exact. Ne vous laissez pas faire avec Mia. Elle a tendance à exploiter les bonnes volontés.

— Au contraire, répliqua Nell d'une voix froide. Elle est incroyablement gentille et généreuse. Bon appétit.

Une fille loyale, jugea Ripley en attaquant son repas. Elle n'allait pas le lui reprocher. Polie, aussi, bien qu'un peu guindée. Comme si elle n'avait pas l'habitude d'avoir affaire à ses semblables.

Nerveuse aussi. Elle avait eu un mouvement de recul devant la passe d'armes, pourtant anodine, entre Mia et elle. Visiblement, il y avait des gens qui n'aimaient pas les conflits, même s'ils ne les concernaient pas.

Conclusion : Nell Channing n'était pas dangereuse. Et c'était une sacrée cuisinière.

Le repas la mit de si bonne humeur qu'elle prit le temps de s'arrêter devant le comptoir avant de sortir. C'était d'autant plus facile que Mia était occupée ailleurs.

— Bravo, vous avez gagné.

Nell se figea. Elle s'efforça d'afficher une expression neutre.

— Pardon ?

— À présent, je vais être obligée de venir déjeuner ici régulièrement, alors que ça fait des années que j'évite cet endroit. C'était délicieux.

— Oh, parfait.

— Vous avez peut-être remarqué que Mia et moi ne sommes pas exactement copines.

— Ça ne me regarde pas.

— Vous vivez sur cette île, les affaires de tout le monde sont vos affaires. Mais ne vous inquiétez pas, la plupart du temps nous réussissons à ne pas nous croiser. Vous ne serez pas prise entre deux feux. Je vais emporter deux de ces cookies au chocolat.

— C'est moins cher si vous en prenez trois.

— En voilà un piège ! Va pour trois. J'en donnerai un à Zack, et cela fera de moi une héroïne.

Enfin détendue, Nell glissa les cookies dans un sac en papier et annonça le montant. Mais quand elle prit l'argent de Ripley et que leurs mains se touchèrent, le choc ressenti lui coupa le souffle.

Ripley lui décocha un regard exaspéré, attrapa son sac et se dirigea à grands pas vers l'escalier.

— Adjoint Todd... ? appela Nell en serrant le poing. Vous avez oublié votre monnaie.

— Gardez-la, cria Ripley en dévalant les marches.

Les mains jointes, les sourcils haussés, Mia l'attendait au pied des marches. Ripley se contenta de grogner et poursuivit son chemin.

La tempête menaçait. Le ciel avait beau être dégagé et la mer calme, une tempête approchait. Sa violence rugissait dans les rêves de Nell et la tirait impitoyablement vers le passé.

L'immense maison blanche se dressait sur le tapis verdoyant de la pelouse. À l'intérieur, les angles étaient aigus, les panneaux nus, les couleurs froides.

À l'exception des roses rouge sang qu'il lui offrait jour après jour.

La maison vide semblait attendre.

Dans son sommeil, Nell se détourna, tenta de résister. Elle ne voulait pas entrer. Plus jamais.

Mais la grande porte s'ouvrit sur l'immense vestibule. Marbre, cristal et métal. Éclat froid des surfaces lisses.

Elle entra. Elle portait une élégante robe immaculée aux reflets glacés. Ses lèvres étaient du même rouge que les roses.

Il pénétra dans la maison à sa suite. Elle sentait sa main au creux de ses reins.

Il ressemblait à un prince, dans sa tenue de soirée sombre. Elle avait cru tomber amoureuse d'un personnage de conte de fées, avait cru à ses promesses de bonheur éternel. Ne l'avait-il pas emmenée dans ce palais ? Ne lui avait-il pas offert tout ce dont une femme pouvait rêver ?

Combien de fois ne le lui avait-il pas rappelé ?

Elle savait ce qui allait suivre. Elle était fatiguée et soulagée à la fois parce que la soirée était terminée et que tout s'était bien passé. Elle n'avait pas commis d'erreur, n'avait rien fait qui puisse le décevoir, l'embarasser ou l'irriter.

Du moins le croyait-elle.

Jusqu'à ce qu'elle se retourne et voie son expression.

À peine le seuil franchi, il tombait le masque.

Et la peur, fidèle au rendez-vous, lui nouait l'estomac tandis qu'elle s'efforçait de deviner quelle sottise elle avait bien pu faire.

— *Tu t'es bien amusée, Helen ?*

— *Oui, c'était une magnifique soirée. Est-ce que tu veux que je te serve un cognac avant que nous allions nous coucher ?*

— *Tu as aimé la musique ?*

— *Beaucoup.*

La musique ? Avait-elle dit une ânerie à ce sujet ? Il lui arrivait d'être complètement stupide pour ce genre de choses. Elle parvint à réprimer un frisson lorsqu'il tendit la main pour jouer avec ses cheveux.

— *C'était agréable de danser dehors, près des fleurs.*

Elle tenta de reculer vers l'escalier, mais il lui agrippa les cheveux et la maintint sur place.

— *Tu n'avais pas l'air de t'ennuyer quand tu dansais avec Mitchell Rowlings, quand tu flirtais avec lui. Tu t'es exhibée. Tu m'as humilié devant mes amis, mes clients.*

— *Evan, je n'ai pas flirté, j'ai seulement...*

La gifle qu'il lui envoya à toute volée l'envoya rouler sur le sol. Aveuglée par la douleur, elle se recroquevilla pour se protéger, mais il se pencha, attrapa une poignée de cheveux et la traîna à travers le hall.

— *Combien de fois a-t-il posé les mains sur toi ?*

Elle eut beau nier, pleurer, il s'obstina à l'accuser de mille trahisons. Jusqu'à ce que, lassé, il la laisse ramper en sanglotant vers un coin de la pièce.

Mais, cette fois, dans son rêve, ce fut dans la pénombre de la forêt qu'elle se réfugia.

Et là, près du ruisseau qui bruissait doucement sur les galets, elle s'endormit.

Un coup de tonnerre ébranla le ciel en même temps qu'un éclair déchirait la nuit. Elle se réveilla, affolée.

À présent, elle courait entre les arbres, dans sa robe blanche trop visible. Le sang puisait dans ses veines comme dans celles d'un gibier traqué. Les arbres s'écroulaient derrière elle, le sol se soulevait sous ses pieds, laissant échapper des nuages de vapeur.

Elle continuait à courir à perdre haleine, la gorge en feu. Le vent commença à mugir, la forêt s'emplit de cris qui n'étaient pas les siens. La terreur s'empara d'elle, irraisonnée, insurmontable.

Elle atteignit la falaise, l'escalada, s'accrochant tel un lézard à la moindre aspérité. Et soudain, pareil à une lame argentée, le faisceau lumineux du phare trancha l'obscurité, tandis qu'en contrebas la mer en furie se fracassait sur les rochers.

Elle se débattait, hurlait sans cesser de grimper. Elle était incapable de regarder en arrière. Affronter ce qui la poursuivait était au-dessus de ses forces.

Préférant la fuite au combat, elle se précipita dans le vide, à la rencontre des flots, en tournoyant longuement dans les airs. Et la falaise, le phare, les arbres, tout bascula à sa suite.

Nell profita de son premier jour de congé pour modifier la disposition des quelques meubles que contenait la maison. Elle arrosa ses plantes, fit sa lessive et mit au four une miché de pain.

Il était à peine 9 heures lorsque, un morceau de pain dans la poche de son short, elle partit faire une longue promenade sur la plage.

De nombreux bateaux voguaient déjà sur la mer calme, d'un bleu brumeux. Les vagues venaient mourir doucement sur le sable, abandonnant derrière elles des dentelles d'écume. Des goélands pirouettaient gracieusement dans le ciel et leurs longs cris stridents couvraient le roulement sourd et continu du ressac.

Nell lança des morceaux de pain en l'air, ravie de voir les grands oiseaux au ventre blanc piquer sur l'aubaine.

Les cloches de l'église se mirent à carillonner, et tandis que l'écho renvoyait le son joyeux, elle se laissa tomber sur le sable. Ici, elle avait trouvé la paix et la joie. Plus jamais elle ne prendrait l'une ou l'autre pour acquise. Et, chaque jour, elle donnerait quelque chose en retour, tendrait une main secourable à qui en aurait besoin.

Elle mériterait ce qui lui était offert et le chérirait.
Elle prendrait plaisir aux choses simples de la vie.

Forte de ces résolutions, elle se leva et entreprit de ramasser des coquillages. Quand ses poches furent pleines, elle ôta ses tennis et les remplit à leur tour. Elle parvint à l'extrémité de la plage, là où les rochers tombaient à pic dans la mer. Des galets gros comme la paume de la main couvraient le sable à cet endroit. Elle commençait à en ramasser, projetant d'en border sa plate-bande d'herbes aromatiques lorsqu'un mouvement sur sa gauche la fit se redresser brusquement. Son cœur se mit à battre à grands coups quand elle reconnut Zack qui descendait les marches en bois d'un escalier en zigzag.

— Bonjour, lança-t-il.

— Bonjour.

Automatiquement, elle jeta un regard par-dessus son épaule. Elle se sentit mal à l'aise. Le village était loin, et si la plage n'était plus déserte, les quelques promeneurs se trouvaient à une certaine distance.

— Belle journée pour se promener sur la plage, commenta-t-il en s'appuyant sur la balustrade. Vous avez fait une sacrée balade.

Il l'observait depuis qu'elle avait sorti du pain de sa poche pour nourrir les goélands. La rapidité avec laquelle son expression était passée de l'allégresse à la réserve craintive le bouleversa.

— Je ne m'étais pas rendu compte que je m'étais autant éloignée.

— Vous n'êtes jamais très loin de quoi que ce soit sur une île de cette dimension. La journée va être chaude, ajouta-t-il tranquillement. D'ici midi, la plage sera bondée. Autant en profiter avant qu'elle ne soit recouverte de serviettes et de corps.

— Oui. Eh bien...

— Montez.

— Pardon ?

— Venez à la maison. Je vais vous donner un sac pour les coquillages et les galets.

— Oh, ça ira ! Je n'ai pas vraiment besoin...

— Nell, ce sont les flics en général, les hommes en général, ou moi en particulier qui vous inquiètent ?

— Je ne suis pas inquiète.

— Prouvez-le.

Sans bouger, il lui tendit la main.

Elle le regarda dans les yeux. Il avait un regard intelligent, gentil. Et patient. Elle s'approcha lentement et prit sa main.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire avec ces coquillages ?

— Rien.

Son pouls battait la chamade, mais elle s'obligea à grimper avec lui les marches couvertes de sable.

— Enfin, rien d'extraordinaire. Juste les éparpiller sur le sol, je pense.

Il tenait sa main sans la serrer, mais elle sentait combien sa paume était dure et rugueuse. Il ne portait ni bague ni montre.

Pas de coquetterie, pas de chichi.

Comme elle, il était pieds nus. Son jean était usé aux genoux et l'ourlet était effiloché. Avec ses cheveux en bataille et sa peau bronzée, il ressemblait plus à un vagabond vivant sur la plage qu'à un flic. L'anxiété de Nell s'atténua.

Arrivés en haut des marches, ils suivirent un sentier qui montait légèrement. Baissant les yeux, elle aperçut au bas des rochers un petit bateau à la coque rouge qui dansait paresseusement contre une jetée branlante.

— On dirait un tableau, murmura-t-elle.

— Vous avez déjà fait de la voile ?

— Oui, un peu, dit-elle rapidement. Ce bateau est à vous ?

— Oui.

Il y eut soudain un grand plouf, et une tête noire apparut entre les rochers. La seconde d'après, un énorme chien sortait de l'eau et se secouait frénétiquement.

— Elle aussi, ajouta Zack. Vous n'avez pas peur des chiens ? Dites-le-moi tout de suite. Je peux la retenir et vous laisser une avance raisonnable.

— Non, j'aime bien les chiens.

Puis, clignant des yeux, elle lui glissa un regard oblique.

— Qu'entendez-vous par « une avance raisonnable » ?

Il ne prit pas la peine de répondre, se contentant de sourire tandis que l'animal les rejoignait en quelques bonds puissants. Sa queue dégoulinante fouettant joyeusement l'air, la chienne sauta sur Zack et lui lécha la figure. Après deux brefs aboiements sonores, elle banda ses muscles et aurait fait subir le même sort à Nell si son maître ne l'en avait empêchée.

— Elle s'appelle Lucy. Elle est gentille, mais très mal élevée. Couché, Lucy.

Lucy obéit, le corps vibrant d'énergie. Puis, manifestement incapable de se contrôler, elle sauta de nouveau sur Zack.

— Elle a 2 ans, expliqua-t-il en la repoussant fermement. C'est un labrador. Il paraît qu'ils se calment avec l'âge.

— Elle est magnifique.

Nell caressa la douce tête noire. Ravie, la chienne roula sur le dos et offrit son ventre.

— Aucune pudeur, commenta Zack.

À sa grande surprise, Nell s'accroupit et frotta le ventre de Lucy, qui ferma les yeux d'extase.

— Pas besoin d'être pudique quand on est une belle fille, hein, Lucy ? Rien de tel qu'un beau grand chien, non ? J'ai toujours... Oh !

Dans sa joie, Lucy avait bondi sur ses pattes et renversé Nell sur le sol. Zack eut beau réagir prestement, il ne put empêcher la jeune femme de se faire piétiner et lécher.

— Bon sang, Lucy, non ! Je suis désolé. Vraiment.

Il écarta le chien d'une main et, de l'autre, aida Nell à se relever.

— Ça va ? Elle vous a fait mal ?

— Non, tout va bien.

L'incident lui avait certes coupé le souffle, mais si elle haletait légèrement, c'était pour une tout autre raison : Zack avait entrepris de brosser ses vêtements tandis que son chien, tête baissée, restait assis à l'écart, balayant consciencieusement le sol de sa queue. Son maître avait l'air mi-soucieux, mi-contrarié, mais pas le moins du monde irrité.

— Vous ne vous êtes pas cogné la tête, j'espère ? Cet animal pèse presque votre poids. Vous vous êtes fait mal au coude, non ?... Qu'y a-t-il de si drôle ? ajouta-t-il en la voyant pouffer de rire.

— Rien. C'est juste que c'est tellement adorable de la voir simuler la honte. Manifestement, elle a très peur de vous.

— Ouais, je la bats deux fois par semaine, qu'elle le mérite ou non.

Sa main parcourut le bras de Nell de haut en bas.

— Vous êtes sûre que ça va ?

— Certaine.

Elle se rendit compte qu'ils étaient dangereusement près l'un de l'autre, presque enlacés. Et que sa peau s'enflammait au contact de ses mains.

— Certaine, répéta-t-elle en reculant d'un pas. Il n'y a pas de mal.

— Vous êtes plus solide que vous n'en avez l'air.

Les bras de Nell étaient fins et cependant musclés, avait-il noté. Quant à ses jambes, il les avait déjà admirées.

— Venez à l'intérieur. Pas toi, ajouta-t-il en pointant un doigt accusateur sur la chienne. Tu es bannie.

Il ramassa les chaussures de Nell et se dirigea vers un large porche. Curieuse, et incapable de trouver une excuse pour refuser de le suivre, elle franchit la portemoustiquaire qui ouvrait sur une grande cuisine en désordre.

— C'est la décennie de congé de l'employée de maison.

Visiblement à l'aise dans son propre fouillis, il posa les chaussures sur le sol et alla droit au réfrigérateur.

— Je n'ai pas de citronnade maison à vous offrir, en revanche, nous avons du thé glacé.

— C'est parfait, merci. Quelle merveilleuse cuisine !

— On s'en sert surtout pour réchauffer des plats préparés.

— C'est dommage.

Il y avait des mètres carrés de plans de travail et une multitude de placards munis de portes à petits carreaux. Au-dessus d'un double évier de belle taille, une fenêtre donnait sur la crique.

Avec un peu d'organisation et un brin d'imagination, songea-t-elle, il serait merveilleux de...

Nous ? Il avait dit « nous ». Il était marié ? Cette éventualité ne l'avait même pas effleurée. Non que cela ait une quelconque importance, bien sûr, mais...

Il avait flirté avec elle. Elle avait beau manquer de pratique et d'expérience en ce domaine, elle savait reconnaître quand un homme flirtait.

— Des tas de pensées se bousculent dans votre tête, remarqua Zack en lui tendant un verre. Il n'y en aurait pas une ou deux qu'on pourrait partager ?

— Non. J'étais seulement en train d'admirer cette pièce.

— Elle était beaucoup plus présentable quand ma mère tenait la maison. Maintenant qu'il n'y a plus que Ripley et moi, la cuisine est un peu délaissée.

— Ripley. Oh, je vois.

— Vous vous demandiez si j'étais marié, ou si je vivais avec quelqu'un qui n'était pas ma sœur. C'est gentil.

— Ça ne me regarde pas.

— Je n'ai pas dit que cela, j'ai juste dit que c'était gentil. Je vous ferais bien faire le tour de la maison, mais elle est probablement dans un état pire que la cuisine. Et vous me semblez aimer l'ordre. Venez plutôt par ici.

Il la prit de nouveau par la main et l'entraîna vers la porte.

— Où allons-nous ? Il faut vraiment que je songe à rentrer.

— C'est dimanche, et nous sommes tous deux en congé. J'ai quelque chose à vous montrer qui va vous plaire, poursuivit-il sans la lâcher.

Sur l'un des côtés de la maison se trouvait un jardin broussailleux, semé de quelques arbres nouveaux. Des marches usées par les intempéries menaient à une terrasse en surplomb qui faisait face à l'océan.

L'air y était plus vif, et la lumière paraissait plus lumineuse encore. Un télescope se dressait près de la balustrade, à côté d'un pot de géraniums.

— Vous aviez raison, avoua Nell qui s'appuya sur la balustrade et inspira à fond. J'aime beaucoup cet endroit.

— Quand le ciel est bien dégagé, on aperçoit le continent, là-bas.

— Mais ce n'est pas dans cette direction qu'est orienté votre télescope.

— C'est vrai, admit Zack qui s'intéressait pour l'instant aux jambes de Nell.

— Et qu'est-ce que vous regardez ?

— Ce que je trouve joli.

Consciente de son regard insistant, elle s'éloigna, découvrit le village, au loin.

— Ce doit être tentant de rester ici toute la journée, fit-elle. D'observer les gens aller et venir.

— Je vous ai regardée ce matin, lorsque vous nourrissiez les goélands.

Il s'adossa à la balustrade, but une gorgée de thé.

— Ce matin, je me suis réveillé en me disant : aujourd'hui, tu vas te trouver une bonne raison de passer à côté du cottage jaune, histoire de jeter un coup d'œil sur Nell Channing. Puis je suis monté ici avec mon café, et vous étiez là. Du coup, je n'ai même pas eu besoin d'inventer un prétexte pour vous revoir.

— Shérif...

— C'est mon jour de congé, lui rappela-t-il.

Il leva la main pour toucher ses cheveux, mais son mouvement de recul le fit s'arrêter net.

— Et puisque c'est mon jour de congé et le vôtre, pourquoi ne pas en profiter pour passer une heure ou deux sur l'eau ? Ça vous dirait de faire de la voile ?

— Je ne peux pas. Il faut que...

— Vous n'avez pas besoin de vous inventer des excuses. Une autre fois, d'accord ?

— D'accord, répondit-elle, soulagée qu'il n'insiste pas. Il faut vraiment que j'y aille. Merci pour le verre, et pour la vue.

— Nell...

Il lui prit de nouveau la main, mais, sentant ses doigts frémir, il s'abstint de les serrer.

— Il y a une limite entre rendre une femme un peu nerveuse et lui faire peur. C'est une limite que je ne voudrais pas franchir. Quand vous me connaîtrez un peu mieux, vous me croirez, ajouta-t-il.

— En ce moment, je travaille à me connaître un peu mieux moi-même.

— Très bien. Je vais chercher un sac pour vos coquillages et vos galets.

Il mit un point d'honneur à s'arrêter au café tous les matins. Une tasse de café, un muffin, quelques mots. Afin qu'elle s'habitue à lui. Ainsi, pensait-il, lorsque l'occasion de passer un moment avec elle se représenterait, elle n'éprouverait plus l'irrésistible besoin de repérer l'issue de secours.

Il se rendait parfaitement compte que Nell n'était pas la seule à avoir remarqué son manège, mais il se souciait comme d'une guigne des commentaires taquins, des clins d'yeux entendus et des gloussements.

Debout sur le quai, il sirotait son café tout en écoutant Carl Macey pester.

— Trois fois cette semaine que je retrouve mes casiers vides. Et, en plus, ils ne prennent même pas la peine de les refermer. J'ai dans l'idée que ce sont les étudiants qui louent la baraque Boeing. Ouais !

Il s'interrompt, le temps de cracher, puis reprit :

— Je vais donner une leçon à ces gosses de riches ! Et je te prie de croire qu'ils s'en souviendront.

— Écoute, Carl, je crois en effet qu'il s'agit d'un truc de gamins. Le mieux est que j'aille leur dire un mot.

— Je suis allé voir Mia Devlin, et je lui ai demandé de jeter un sort à mes casiers, prévint le pêcheur, l'air sombre.

— Voyons, Cari...

— C'est mieux que de leur botter le cul, non ? Je te jure que c'est ce que je ferai la prochaine fois.

— Laisse-moi m'en occuper.

— Ça ne peut pas faire de mal de couvrir ses arrières, grommela Carl. En plus, pendant que j'y étais, j'ai jeté un coup d'œil à la nouvelle petite du continent.

Le visage ridé de Carl se plissa et il lâcha un hennissement.

— Je comprends pourquoi tu es devenu un habitué. Ah ouais... Des yeux pareils, c'est sûr que ça aide un homme à commencer la journée du bon pied.

— Carl, tu gardes ton revolver dans ton placard, je m'occupe de tout. Compris ?

Il passa au poste pour consulter la liste des locataires de l'été, puis se rendit à la villa Boeing avec la voiture de patrouille afin de donner à sa visite un caractère plus officiel.

La maison se trouvait un peu en retrait de la plage. Serviettes et maillots de bain séchaient sur une corde à linge, sous le porche. La table de pique-nique disparaissait sous les canettes de bière et les restes du dîner de la veille.

Il ne leur était même pas venu à l'idée de camoufler les preuves du délit, constata Zack en jetant un coup d'œil aux carapaces de homard vides. Il sortit son insigne de sa poche et l'épingla sur sa poitrine.

Il frappa à plusieurs reprises. La porte finit par s'ouvrir sur un garçon en caleçon rayé. Une vingtaine d'années, le cheveu ébouriffé, la paupière qui clignait.

— Ouais, coassa-t-il.

— Shérif Todd, de la police de l'île. Je peux entrer ?

— Porkafai ? Kerkilé ?

« Gueule de bois, dure soirée », estima Zack qui tra-duisit sans peine et répondit aux deux questions :

— Pour vous parler. Dans les 10 h 30. Tes copains sont là ?

— Quequ'part ? Problème ? Bon Dieu...

Le garçon fit la grimace, puis traversa le living-room en trébuchant, contourna le comptoir, ouvrit le robinet à fond et plongeait la tête sous le jet.

— Vous avez fait la fête, hein ? lança Zack lorsque le jeune homme refit surface, ruisselant.

— Devinez.

Il attrapa un paquet de serviettes en papier et s'essuya le visage.

— On a fait trop de bruit ?

— Je n'ai pas eu de plainte à ce sujet. Comment t'appelles-tu ?

— Josh. Josh Tanner.

— Eh bien, Josh, tu devrais réveiller tes copains. Je ne voudrais pas te faire perdre ton temps.

— Ouais, bon, d'accord.

Zack attendit en tendant l'oreille. Il y eut des jurons, des chocs sourds, un bruit de robinet, celui d'une chasse d'eau.

Les trois jeunes gens qui rappliquèrent avec Josh n'étaient pas au meilleur de leur forme. Ils avaient du mal à tenir debout, et l'un d'eux finit par s'écrouler sur une chaise en ricanant.

— C'est quoi, l'affaire ?

Un frimeur, jugea Zack.

— Tu t'appelles comment ?

— Steve Hickman.

L'accent de Boston. Le dessus du panier.

— Bien, Steve. Voilà l'affaire : braconner des homards, ça va chercher dans les 1 000 dollars d'amende. Si ça vous amuse de vider en cachette des casiers et de faire bouillir quelques bestiaux, il y a des gens qui en vivent. La rigolade d'un soir pour vous, c'est de l'argent qui ne rentre pas dans leurs poches.

Les garçons se tortillaient d'un air gêné. Celui qui avait ouvert la porte avait rougi et évitait son regard.

— Ce que vous avez mangé hier soir vous aurait coûté dans les 40 dollars au marché. Alors, vous allez chercher un homme du nom de Cari Macey sur les quais. Vous lui donnez 40 dollars, et on oublie tout.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Est-ce que ce Macey met une étiquette sur ses homards ? répliqua

Steve avec un petit sourire arrogant tout en se grattant le ventre. Vous ne pouvez pas prouver qu'on a braconné quoi que ce soit.

— C'est vrai.

Zack examina la pièce, puis revint aux quatre garçons. Lesquels semblaient un peu nerveux, un peu honteux.

— Combien vous louez cette maison ? Dans les douze cent par semaine en pleine saison. Avec le bateau, ajoutez deux cent cinquante. Plus les distractions, la nourriture, les bières. Vous claquez pas loin de 1 000 dollars par tête et par semaine.

— Qui assurent la survie économique de l'île, fit remarquer Steve sans cesser de sourire. C'est plutôt stupide de nous embêter pour deux malheureux homards prétendument braconnés.

— Peut-être. Mais c'est encore plus stupide de ne pas vous fendre de 10 dollars chacun pour arranger les choses. Pensez-y. L'île est petite, conclut Zack en se dirigeant vers la porte. Et les gens parlent.

— C'est une menace ? Menacer de simples citoyens, ça pourrait se terminer par une plainte.

Zack secoua la tête.

— Je parie que tu es en première année de droit, lâcha-t-il avant de sortir.

Il traversa la cour et grimpa dans sa voiture. Appuyer sur deux ou trois boutons pour parvenir à ses fins ne lui prendrait guère de temps.

Ripley, qui descendait High Street, rencontra Zack devant *L'Auberge magique*.

— La carte de crédit du garçon aux homards est restée coincée dans la machine de la pizzeria, lui annonça-t-elle. Il a dû aller chercher du liquide pour payer son déjeuner.

— Sans blague ?

— Ouais. Et tu sais quoi ? Toutes les vidéos qu'ils voulaient louer étaient déjà prises.

— Pas de chance.

— Et j'ai entendu dire qu'aujourd'hui, tous les jet-skis étaient déjà réservés ou en panne.

— Une honte.

— Et pour couronner le tout, l'air conditionné de leur villa est tombé en panne.

— Mince. Ils vont avoir du mal à dormir ; il fait une chaleur à crever.

— Tu es un vrai salaud, Zachariah, déclara Ripley. C'est pour ça que je t'aime.

— Il va falloir que je devienne plus méchant. Ce petit Hickman est un dur. Les trois autres devraient rentrer dans le rang assez vite, mais avec celui-là, il faudrait se montrer un peu plus persuasif... Tu vas déjeuner au café ? demanda-t-il en passant le bras autour des épaules de sa sœur.

— Peut-être. Pourquoi ?

— Je pensais que tu pourrais me rendre un petit service, puisque tu m'aimes tant que ça.

Ripley tressaillit et le regarda d'un air suspicieux.

— Si tu comptes sur moi pour convaincre Nell d'accepter un rencard avec toi, laisse tomber.

— Je n'ai pas besoin de toi pour ça, merci.

— Pour l'instant, le score est à zéro.

— Mais je suis toujours en course, répliqua-t-il. En fait, j'aurais aimé que tu dises à Mia qu'on avait l'affaire des homards bien en main et... qu'elle ne fasse rien.

— Comment ça qu'elle ne fasse rien ? Qu'a-t-elle à voir là-dedans ?

Elle s'interrompit et ses yeux lancèrent des éclairs.

— Merde !

— Ne t'énerve pas. C'est juste que Carl a dû lui parler. Je préférerais que notre sorcière locale s'abstienne de concocter un sort, ou je ne sais quoi.

Zack resserra son étreinte sur les épaules de Ripley qui bouillait littéralement de colère.

— J'irais bien moi-même, mais les garçons aux homards devraient passer au poste dans quelques minutes. Je veux qu'ils m'y trouvent, l'air suffisant et autoritaire.

— D'accord, je vais lui parler.

— Vas-y mollo, Rip. Et rappelle-toi que c'est Cari qui est allé la voir.

— Ouais, je sais.

Elle se dégagea de son étreinte et traversa la rue au pas de charge.

Des sorcières et des sortilèges. Tout ça n'était qu'un tissu d'âneries ! se dit-elle. Un type comme Carl

Macey devrait quand même le savoir. Que les touristes gobent les légendes des Trois Sœurs, très bien ! Ça faisait partie du folklore de l'île. Mais qu'un autochtone s'y mette, ça la fichait en rogne.

Ripley entra en coup de vent dans le Café-Librairie et lança un regard peu amène à Lulu qui était en train de faire l'addition d'un client.

— Où est-ce qu'elle est ?

— Là-haut. Plutôt occupée, aujourd'hui.

— Ouais, c'est une vraie petite abeille, grommela Ripley en se ruant dans l'escalier.

Mia parlait avec un client devant le rayon des livres de cuisine. Ripley montra les dents. Mia battit des cils. Frémissant d'impatience, Ripley se planta devant le comptoir, attendit son tour, puis commanda un café d'une voix sèche.

— Pas de déjeuner, aujourd'hui ? demanda Nell en déposant sa tasse devant elle.

— J'ai perdu l'appétit.

— Dommage, roucoula Mia dans son dos. La salade de homard est particulièrement bonne, aujourd'hui.

Ripley se contenta de lui faire signe de la suivre avant de se glisser derrière le comptoir pour entrer dans la cuisine. Les poings sur les hanches, elle fit face à Mia.

— Zack et moi, nous nous occupons du problème. Je veux que tu restes en dehors de ça.

— Pour rien au monde je n'interférerais avec la loi de mon pays, protesta Mia d'une voix onctueuse.

— Excusez-moi, fit Nell, du seuil, en se raclant la gorge. Il faut que je prépare des sandwichs.

— Vas-y, dit Mia. Je pense que l'adjoint Fife et moi avons presque terminé.

— On n'est pas dans *Macbeth*. Économise tes commentaires idiots.

— C'est ce que je fais. Je les garde en réserve pour toi.

— Je ne veux pas que tu interviennes de quelque manière que ce soit. Et je veux que tu appelles Carl pour lui dire que tu n'as rien fait.

— Trop tard, répliqua Mia avec un grand sourire. C'est déjà fait. Un sort très simple. Même quelqu'un d'aussi peu doué que toi aurait pu y arriver.

— Annule-le.

— Non. En quoi cela t'ennuie-t-il, d'ailleurs ? Puisque tu affirmes ne pas croire en notre art.

— Je n'y crois pas. Mais je sais comment les rumeurs se propagent dans le coin. Si quoi que ce soit arrive à l'un de ces garçons...

— Ne m'insulte pas ! rétorqua Mia, soudain sérieuse. Tu sais très bien que je ne ferai rien qui puisse les mettre en danger, ni eux ni qui que ce soit. C'est l'essence même de notre art. Et c'est ce qui te fait peur. Tu crains de ne pouvoir contrôler tes pouvoirs.

— Je ne crains rien du tout. N'essaye pas de m'entraîner sur cette voie-là.

Elle désigna Nell qui s'affairait un peu plus loin.

— Et tu n'as pas le droit de l'entraîner, elle non plus.

— Je ne décide pas du scénario, Ripley. Je me contente de le lire. Tout comme toi.

— Parler avec toi est une perte de temps, rugit Ripley en quittant la cuisine à grandes enjambées.

Mia laissa échapper un léger soupir, seul signe de désarroi.

— Les discussions avec Ripley ne mènent jamais à grand-chose. Il ne faut pas que cela t'inquiète, Nell.

— Cela ne me concerne pas.

— Je sens ton anxiété. Les gens se disputent, parfois très fort. Ils n'utilisent pas forcément leurs poings pour résoudre leurs conflits.

Elle se plaça derrière Nell et commença à lui masser les épaules.

— Détends-toi. La tension, c'est mauvais pour la digestion.

À son contact, Nell sentit une douce chaleur l'envahir.

— Je vous aime toutes les deux, c'est pourquoi ça me fait de la peine que vous vous détestiez

— Je ne déteste pas Ripley. Elle m'agace, elle m'exaspère, mais je ne la déteste pas. Tu te demandes de quoi nous parlions, mais tu ne poseras pas la question, n'est-ce pas, petite sœur ?

— Non, je n'aime pas les questions.

— Moi, au contraire, elles me fascinent. Il faut qu'on parle sérieusement, toi et moi.

Mia s'écarta, attendit que Nell prenne le plateau qu'elle venait de préparer et pivota vers elle.

— Ce soir, j'ai des choses à faire. Alors, disons demain. Je t'invite à prendre un verre. À 5 heures à *L'Auberge magique*. Dans le salon qui porte le nom de « Rendez-vous des sorcières ». Tu peux laisser tes questions chez toi, si tu préfères. De toute façon, j'apporterai les réponses.

Tout se déroula à peu près comme prévu. Trois des étudiants capitulèrent sans résistance. Mais Hickman voulut prouver qu'il était plus malin, plus courageux, et beaucoup plus intelligent que le petit shérif d'une île paumée.

Du quai, Zack vit le bateau de location prendre la direction des casiers à homards. Déjà, le gamin se mettait en tort. Sortir de nuit sans feux de navigation allait lui coûter cher.

Mais ce n'était rien à côté de ce que coûterait à son père ce petit acte de défi.

Enfin, cela lui servirait de leçon, songea Zack qui, voyant le garçon s'apprêter à hisser un casier, lâcha ses jumelles pour saisir sa torche électrique.

Un cri d'une stridence presque féminine le fit sursauter. Un léger brouillard rampait à la surface de l'eau, si bien que le bateau paraissait danser sur un nuage. Immobile, le garçon tenait le casier à deux mains, une expression de pure horreur peinte sur les traits.

Avant que Zack ait le temps de l'appeler, le jeune homme avait rejeté son butin à l'eau où il basculait à son tour.

— Et merde ! grommela Zack, irrité à l'idée de devoir terminer sa journée trempé comme une soupe.

Il courut au bout du quai et décrocha une bouée de sauvetage. Le gamin criait avec plus d'énergie qu'il ne nageait.

— Attrape ça ! cria Zack en lui jetant la bouée. Je n'ai pas envie d'aller te repêcher.

— Au secours !

Le garçon battait des mains, avalait de l'eau, toussait. Il réussit enfin à agripper la bouée.

— Ils me dévorent la figure !

— Tu y es presque, dit Zack en s'agenouillant pour lui tendre la main. Allez, grimpe. Tu es encore en un seul morceau

— Ma tête ! Ma tête !

Steve se hissa sur le quai et s'affala à plat ventre.

— J'ai vu ma tête dans le casier. Ils étaient en train de la dévorer.

— Elle est toujours sur tes épaules, fiston. Reprends ton souffle. Tu as eu une hallucination. Tu as bu un coup de trop, c'est tout.

— J'ai vu... J'ai vu.

Il s'assit et se palpa le visage en tremblant de tous ses membres.

— Le brouillard, la nuit, l'eau, plus deux ou trois bouteilles de bière... ce sont des choses qui arrivent, assura Zack. Tu te sentiras mieux quand tu auras donné ses 40 dollars à Cari. En fait, pourquoi n'irais-tu pas le payer ce soir même ? Tu dormiras mieux, je t'assure.

— Ouais. Sûr. Vous avez raison.

— Parfait, conclut Zack en l'aidant à se mettre debout. Je m'occuperai de ramener le bateau, ne t'inquiète pas.

Sacrée Mia ! On ne pouvait lui reprocher de manquer d'imagination.

Calmer le garçon, le ramener chez lui, régler l'affaire avec Cari, et enfin s'occuper du bateau prirent un sacré bout de temps. Résultat, Zack finit par s'endormir au poste peu avant 3 heures du matin.

Il se réveilla deux heures plus tard, le dos raide et de mauvaise humeur. Ripley assurerait la permanence du matin, décréta-t-il en se dirigeant vers sa voiture.

Il avait l'intention de rentrer droit chez lui, mais, depuis quelques jours, il avait pris l'habitude de faire un détour par le cottage jaune à la fin de son service. Juste pour vérifier que tout allait bien.

C'est donc ce qu'il fit, presque machinalement. Il nota tout de suite qu'il y avait de la lumière. Cédant autant à l'inquiétude qu'à la curiosité, il s'arrêta.

La cuisine étant éclairée, il se dirigea vers la porte de derrière. Il s'apprêtait à frapper lorsqu'il aperçut Nell de l'autre côté de la moustiquaire, brandissant des deux mains un long couteau effilé.

— Si je vous dis que je passais dans le coin, vous n'allez pas m'étriper ?

Nell lâcha le couteau qui tomba bruyamment sur la table.

— Désolé de vous avoir fait peur. J'ai vu de la lumière et... Hé, là !

Voyant qu'elle vacillait, il franchit la porte en trombe, l'empoigna par les bras et l'aida à s'asseoir.

— Respirez à fond. Baissez la tête. Seigneur, Nell, je suis désolé !

Il lui caressa les cheveux, lui tapota le dos, hésitant à courir lui remplir un verre d'eau de crainte qu'elle ne bascule en avant.

— Ça va aller, balbutia-t-elle. J'ai entendu des pas dans la nuit. C'est si calme ici... Les pas se sont rapprochés et... et voilà.

Elle avait eu envie de fuir à toutes jambes dans la direction opposée. Elle ne se souvenait pas de s'être

emparée d'un couteau, s'étonnait même d'en avoir eu le courage.

— Je vais vous chercher de l'eau.

— Non, je vais bien.

À vrai dire, elle était mortifiée.

— Je ne m'attendais pas à une visite.

— Normal. Il est à peine 5 h 30.

Il s'assit sur les talons et, scrutant son visage, nota avec soulagement que ses joues avaient repris des couleurs.

— Que faites-vous debout si tôt le matin ?

— D'habitude, je me lève vers...

Le minuteur du four bourdonna et elle se leva d'un bond.

— Mon Dieu, mes muffins ! À ce rythme-là, j'aurai de la chance si je survis jusqu'à l'aube.

Elle se hâta de les sortir du four et d'y glisser la fournée suivante.

— Je ne pensais pas que vous commenciez à travailler d'aussi bonne heure.

Il regarda autour de lui et se rendit compte qu'elle devait être debout depuis déjà un certain temps. Quelque chose frémissait sur le feu. Une grosse boule de pâte attendait dans une jatte, sur le plan de travail. À côté de la cuisinière, un torchon recouvrait un plat creux. Et, visiblement, elle était en train de pétrir le contenu d'un troisième récipient quand il avait surgi sans prévenir.

— Et, moi, je ne pensais pas que vous travailliez aussi tard, dit-elle en se remettant à la tâche.

— D'habitude, non. J'avais un truc à finir hier soir et, quand tout a été bouclé, je me suis endormi dans le fauteuil de mon bureau. Nell, si vous ne me donnez pas une tasse de ce café, je vais me mettre à pleurer. Et ça va nous gêner tous les deux.

— Oh, désolée ! Euh...

— Continuez à travailler. Où sont les tasses ?

— Dans le placard à droite de l'évier.

— Vous voulez que je complète la vôtre ?

— Pourquoi pas ?

Il se versa une tasse et remplit celle de Nell.

— Vous savez, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans ces muffins.

La jatte calée au creux du bras, elle se retourna. Son visage reflétait un mélange d'inquiétude et d'indignation.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas, il y a un truc. Vous devriez me laisser en goûter un, pour vérifier.

Il lui décocha un sourire gamin.

— Pourquoi est-ce que vous ne m'en demandez pas un, tout simplement ? s'écria-t-elle en riant.

— C'était plus drôle comme ça. Non, laissez. Je peux me servir.

Il en préleva un tout chaud sur la plaque, se brûlant les doigts au passage.

— C'est sûr que j'ai un faible pour vos muffins, Nell.

— M. Bigelow préfère mes feuilletés à la crème. Il prétend que si je lui en faisais tous les jours, il m'épouserait et qu'on irait s'installer à Bimini.

— La compétition va être rude.

Célibataire endurci, Lancefort Bigelow affichait quatre-vingt-dix printemps.

Tout en dégustant son muffin, Zack la regarda s'affairer. Il n'y avait pas un temps mort. Elle était parfaitement organisée, et il en fut impressionné.

— Vous êtes très au point, commenta-t-il. Où avez-vous appris à faire de la pâtisserie ?

— Ma mère...

Elle s'interrompt. Le calme de la cuisine, les bonnes odeurs, l'ambiance détendue aidant, il était facile de se laisser aller à en dire trop.

— Ma mère aimait bien ça, reprit-elle. Et j'ai ramassé des recettes et des petits trucs ici et là.

Il n'aimait pas la voir se crispier, aussi n'insista-t-il pas.

— Vous faites parfois des petits pains à la cannelle ? Vous savez, ceux avec un glaçage bien collant ?

— Mmm... fit-elle en commençant à découper la pâte.

— Moi, ça m'arrive d'en préparer.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle en lui jetant un coup d'œil.

Il avait l'air tellement... masculin, ainsi appuyé au plan de travail, les chevilles croisées et une tasse de café à la main, qu'elle l'imaginait mal en train de cuisiner de délicates petites choses.

— Je vous donne ma recette, elle est infaillible. Vous achetez ces tubes tout prêts. Vous les tapez sur la table de travail pour en faire sortir la pâte débitée en tronçons que vous mettez au four. Une fois qu'ils sont cuits, il ne reste plus qu'à presser le tube qui contient le glaçage. C'est tout simple !

Elle s'esclaffa.

— Il faudra que j'essaye, un de ces jours.

Elle ouvrit le réfrigérateur et en sortit une jatte.

Il finit sa tasse et la déposa dans l'évier.

— Je ferais mieux de rentrer chez moi et de ne plus traîner dans vos jambes. Merci pour le café.

— Il n'y a pas de quoi.

— Et pour le muffin. Il était parfait.

— Je suis soulagée.

Debout devant la table, elle remplissait méthodiquement les rondelles de pâte. Lorsqu'il fit un pas vers elle, elle se raidit un peu mais continua son travail.

— Nell ?

Elle leva les yeux. La garniture tomba de sa cuillère quand il lui effleura la joue.

— J'espère vraiment que ça ne vous dégoûte pas, fit-il.

Il se pencha et posa ses lèvres sur les siennes.

Elle demeura immobile. Ses yeux grands ouverts demeurèrent soudés à ceux de Zack. Elle le fixait tel un chevreuil pris au piège.

Ses lèvres étaient chaudes, constata-t-elle. Et plus douces qu'il n'y paraissait. Il ne la toucha pas. S'il avait posé les mains sur elle à ce moment-là, elle aurait sûrement fait un bond d'un mètre.

Mais il se contenta de frôler sa bouche.

Il s'était attendu qu'elle soit contrariée, ou que cela ne l'intéresse pas. Pas qu'elle ait peur. Et ce fut ce qu'il perçut, une anxiété qui pouvait facilement se muer en peur. Aussi évita-t-il de la toucher comme il en avait envie, pas même une légère caresse le long des bras.

Si elle avait reculé, il n'aurait pas tenté de la retenir. L'immobilité absolue de Nell constituait son unique défense. Il s'écarta le premier, feignant la désinvolture alors qu'il avait les tripes nouées. En cet instant, ce n'était pas le désir qu'elle lui inspirait qui le rongait, mais une fureur froide à l'encontre du salaud qui lui avait fait du mal.

— Il semble que j'aie aussi un faible pour autre chose que vos muffins, murmura-t-il en glissant les mains dans ses poches. À plus tard.

Il sortit en espérant que leur baiser ainsi que son départ décontracté donneraient à la jeune femme matière à réflexion.

Après cela, comment dormir ? Résigné, il fit plaisir à Lucy en l'emmenant prendre un bain matinal dans la crique. La nage et les ébats joyeux de la chienne dissipèrent une bonne partie de ses courbatures et de sa frustration.

Il regarda Ripley achever son footing sur la plage puis plonger dans les vagues. Réglée comme du papier à musique, songea-t-il. Il ne savait pas toujours ce qu'elle avait en tête, ni comment fonctionnait son cerveau, mais il était rare qu'il ait à se tracasser pour elle.

Lorsqu'elle fit demi-tour, Lucy se précipita à sa rencontre, et les deux femelles dégoulinantes luttèrent un instant avant de faire la course. Toutes deux le rejoignirent sur le porche. Lucy s'affala à ses pieds, épuisée, tandis que Ripley sifflait une bouteille d'eau.

— Maman a téléphoné, hier soir, fit-elle en se laissant tomber sur une chaise longue. Ils sont arrivés au Grand Canyon. Ils nous envoient six millions de photos que papa a prises avec son appareil numérique. J'ai peur de me mettre au téléchargement.

— Désolé d'avoir raté l'appel.

— Je leur ai dit que tu étais en planque... Tu as du nouveau au sujet de l'affaire des homards ?

— Oh, oui !

Il lui raconta le dénouement de l'histoire, ce qui déclencha un hurlement de rire.

— Je savais bien que j'aurais dû t'accompagner. Quel crétin ! Il devait en tenir une bonne. Je parle du type des homards, pas de toi.

— Je m'en doutais. Il n'était pas si saoul que ça, Rip. Elle leva la main pour le faire taire.

— Ne commence pas avec ces salades ! Ne me gâche pas ma bonne humeur en me parlant de Mia et de ses fichus trucs de sorcière.

— Comme tu veux.

— Je fais toujours ce que je veux. Et je vais commencer par prendre une douche, et j'enchaînerai avec la première patrouille. Tu dois être lessivé.

— Ça va. Écoute...

Il se tut, cherchant ses mots.

— J'écoute.

— En rentrant, je suis passé près du cottage jaune. Comme il y avait de la lumière, je me suis arrêté.

— Ha, ha, taquina-t-elle.

— Idiote. J'ai pris une tasse de café et un muffin.

— Oh, Zack ! Ça me navre d'entendre ça.

En temps normal, il aurait ri. Au lieu de quoi, il se leva et s'approcha de la rambarde.

— Tu la vois presque tous les jours, reprit-il. Vous êtes amies, non ?

— Nos relations sont plutôt amicales, en effet. C'est difficile de ne pas l'aimer.

— Lorsqu'elles sont amies, les femmes se font volontiers des confidences, non ?

— Probablement. Tu veux que je lui demande si elle t'aime assez pour aller au cours de danse avec toi ?

Elle se mit à rire, mais s'interrompit dès qu'il se retourna et qu'elle vit son expression.

— Hé, je suis désolée, je ne savais pas qu'on parlait sérieusement. Qu'y a-t-il ?

— Je pense qu'on l'a maltraitée.

— Ça alors ! s'exclama Ripley. C'est horrible.

— Une espèce de salaud l'a maltraitée, j'en suis sûr. J'ignore si elle a bénéficié de l'aide d'un psy ou des conseils d'un avocat, mais il me semble que ça lui ferait du bien d'avoir... tu vois ce que je veux dire, une amie. Quelqu'un à qui parler.

— Zack, tu sais que je ne suis pas douée pour ce genre de choses. C'est toi qui l'es.

— Je ne suis pas équipé correctement pour être la confidente de Nell, Rip. Essaie de voir si tu peux passer un peu de temps avec elle. Faire un tour en bateau, ou des courses, ou...

Il fit un geste vague.

— ... vous vernir ensemble les ongles de pieds.

— Pardon ?

— Arrête. Je ne sais pas ce que vous faites dans vos antres mystérieux quand il n’y a pas d’homme dans les parages.

— On fait des batailles de polochons en sous-vêtements. Il rit, mais pour lui faire plaisir.

— C’est vrai ? J’avais peur que ce ne soit qu’un mythe. Allez, sois gentille, tu veux ?

— Est-ce que tu as un faible pour elle ?

— Ouais. Et alors ?

— Alors, je pense que je vais être gentille.

Nell pénétra dans le *Rendez-vous des sorcières* à 5 heures pile. La pièce n’était pas sombre et bizarre, comme elle l’avait craint, mais au contraire plutôt douillette.

La lumière était tamisée, les tables rondes ornées d’un bouquet et entourées de fauteuils profonds. Sur le bar bien astiqué, les verres étincelaient. Elle était à peine assise qu’une jeune serveuse posa devant elle un bol argenté rempli de biscuits apéritif.

— Vous voulez boire quelque chose ?

— J’attends quelqu’un. Un verre d’eau minérale pour le moment, merci.

Les seuls autres clients étaient un couple plongé dans une brochure touristique. Des haut-parleurs discrets diffusaient une musique douce qui rappelait celle de la librairie.

Dix minutes plus tard, Mia fit son apparition, vêtue d’une ample jupe longue qui ondoyait autour de ses chevilles, un livre à la main.

— Un verre de cabernet, Betsy, lança-t-elle en adressant un signe amical à la serveuse.

— Le premier verre est sur le compte de Carl Macey, annonça celle-ci avec un clin d’œil.

— Tu le remercieras de ma part, fit Mia en s’installant en face de Nell. Tu bois de l’alcool ? ajouta-t-elle à l’intention de la jeune femme.

— De temps en temps.

— Qu’est-ce qui te ferait plaisir ?

— Le cabernet ira très bien. Merci.

— Deux, Betsy. Hmm, j’adore ces trucs-là, dit Mia en picorant dans le bol. Tiens, je t’ai apporté un cadeau.

Elle poussa le volume vers Nell.

— J’ai pensé que ça te ferait plaisir de lire quelque chose sur l’endroit où tu as choisi de vivre.

— J’en avais justement l’intention. *Les Trois Sœurs, Légendes et Traditions*, lut-elle sur la couverture. Merci.

— Te voilà installée, tu commences à te sentir à l’aise. Je voudrais d’abord te dire que je suis on ne peut plus contente de ton travail.

— Ça me fait plaisir de l’entendre. J’adore travailler au Café-Librairie.

— Ah, c’est vous, Nell ! s’écria Betsy qui apportait les verres. Chaque fois que je passe, vous venez de partir. Super, les cookies.

— Merci.

— Je vous laisse. Faites-moi signe si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Bon, fit Mia en levant son verre qu’elle cogna doucement contre celui de Nell. *Slainte*.

— Pardon ?

— C’est du gaélique. Ça signifie : « À ta santé ».

Mia porta son verre à ses lèvres et regarda Nell par-dessus le bord.

— Que sais-tu sur les sorcières ?

— Quel genre ? Elizabeth Montgomery, dans *Ma sorcière bien-aimée*, ou celles qui portent des breloques en cristal, brûlent des chandelles et vendent des élixirs d’amour ?

— Je ne pensais ni à une actrice ni aux diseuses de bonne aventure, répondit Mia en riant.

— Je ne voulais pas être offensante. Je sais qu'il y a des gens qui prennent la chose très au sérieux. Ils y voient une sorte de religion. Ils méritent le respect.

— Même s'ils sont dingues.

— Tu n'as rien d'une dingue. Enfin, j'ai cru comprendre... Tu en as parlé le premier jour, et puis, hier, avec Ripley.

— Bien. Donc, nous avons établi que j'étais une sorcière.

Elle avala une gorgée de vin et reprit :

— Tu es gentille, Nell. Tu essayes de discuter calmement, intelligemment, alors que tu me trouves... disons... excentrique. Bon, laissons cela de côté pour le moment. Tu as entendu parler du procès des sorcières de Salem ?

— Bien sûr. Des jeunes filles hystériques. Des puritains fanatiques. La populace qui prend peur. Une sorcière brûlée vive.

— Pendue, corrigea Mia. Dix-neuf personnes, toutes innocentes, ont été pendues en 1692. Un homme a été torturé à mort parce qu'il refusait de se déclarer innocent ou coupable. D'autres sont morts en prison. Il y a eu des chasses aux sorcières à toutes les époques. Ici, en Europe, dans le monde entier. Même lorsque la plupart des gens ont cessé de croire, ou même d'admettre que l'on puisse croire à la sorcellerie, il y a eu des persécutions. Le nazisme, le maccarthysme, le Ku Klux Klan, et d'autres mouvements du même acabit. Ce n'étaient que des fanatiques qui possédaient le pouvoir et trouvaient suffisamment d'esprits faibles pour faire le sale boulot à leur place.

« Attention, se dit Mia en reprenant son souffle, il ne faut pas que je me lance sur ce sujet, sinon je ne pourrai plus m'arrêter. »

— Mais, aujourd'hui, nous ne nous intéresserons qu'à un seul point d'histoire.

S'adossant à son siège, elle enchaîna :

— Les puritains ont débarqué en Amérique en quête, prétendaient-ils, de liberté religieuse. En fait, beaucoup d'entre eux ne cherchaient qu'à imposer leurs croyances et leurs craintes. À Salem, ils ont persécuté et assassiné aveuglément, si aveuglément que pas une des dix-neuf âmes qu'ils ont condamnées n'était celle d'une sorcière.

— Les préjugés et la peur interdisent la clairvoyance.

— Bien dit. Il y avait cependant trois sorcières à Salem. Des femmes qui avaient choisi ce lieu pour vivre et exercer leur art. Des femmes qui avaient mis leur pouvoir au service des malades et des malheureux. Ces trois-là ont compris qu'elles ne pouvaient demeurer dans un lieu où, tôt ou tard, elles seraient accusées et condamnées. C'est ainsi qu'a été créée l'île des Trois Sœurs.

— Créée ?

— On raconte qu'elles se sont réunies en secret, qu'elles ont jeté un sort et qu'une partie de la terre fut arrachée du continent. Nous vivons actuellement sur ce morceau de terre qu'elles ont emporté. Un sanctuaire. Un havre. N'est-ce pas ce que tu es venue chercher, Nell ?

— Je suis venue chercher du travail.

— Et tu l'as trouvé. Ces trois sorcières s'appelaient Air, Terre et Feu. Pendant des années, elles ont vécu paisiblement. Et seules. C'est la solitude qui les a affaiblies. Celle qu'on appelait Air désirait aimer et être aimée.

— Tout le monde le désire, murmura Nell.

— Peut-être. Elle rêvait d'un beau prince charmant blond qui l'emmènerait dans quelque endroit magnifique où ils seraient heureux et auraient beaucoup

d'enfants. Bref, le genre de rêve que nourrissent d'innombrables femmes en mal d'amour. Un homme est venu, effectivement, et elle n'a vu qu'une chose, qu'il était blond comme les blés et très beau. Elle l'a suivi, a renoncé à son havre de paix. Elle a essayé d'être une épouse dévouée, elle a porté ses enfants et les a aimés. Mais, pour lui, ce n'était pas suffisant. Sous son apparence lumineuse, son âme était noire. Peu à peu, elle s'est mise à avoir peur de lui, et lui s'est nourri de sa peur. Une nuit, cette avidité l'a rendu fou, il l'a tuée pour la punir d'être ce qu'elle était.

— Quelle triste histoire, murmura Nell.

Elle avait la gorge sèche, et cependant ne touchait pas à son verre.

— Ce n'est pas fini, mais cela suffit pour le moment. Chacune des trois sœurs a eu une histoire triste et une fin tragique. Mais toutes ont laissé un héritage. Une fille, qui porterait une fille qui porterait une fille, et ainsi de suite. Un jour viendrait, fut-il prédit, où trois de leurs descendantes seraient réunies sur l'île. Chacune devrait trouver le moyen de réparer l'erreur de son aïeule, empêchant ainsi qu'elle ne se reproduise, comme c'est le cas depuis trois cents ans. Sinon, l'île basculerait dans la mer. Elle disparaîtrait, à l'image de l'Atlantide.

— Les îles ne basculent pas dans la mer.

— Habituellement, les îles ne sont pas non plus créées par trois femmes, répliqua Mia. Si tu crois à la première partie de l'histoire, la seconde n'est pas beaucoup plus étrange.

— Et, toi, tu y crois, observa Nell. Et aussi que tu es l'une des descendantes.

— Oui. Tout comme toi.

— Je ne suis personne.

— Là, c'est lui qui parle, pas toi. Je suis désolée.

Regrettant aussitôt sa remarque, Mia tendit le bras et saisit la main de Nell avant qu'elle ait le temps de se lever.

— J'ai promis de ne pas fourrer le nez dans tes affaires, et je ne le ferai pas. Mais ça m'ennuie de t'entendre dire que tu n'es personne. De sentir que tu le penses vraiment. Oublie tout le reste pour le moment s'il le faut, mais n'oublie pas qui tu es ni ce que tu es. Tu es une femme intelligente et tu as assez de courage pour te faire une vie à toi. Tu as un don – magique – pour la cuisine. Je t'admire.

— Excuse-moi, fit Nell qui, luttant pour se ressaisir, prit son verre. Je reste sans voix.

— Tu as eu le courage de voler de tes propres ailes. De débarquer dans un drôle d'endroit et de t'y intégrer.

— Le courage n'a rien à voir là-dedans.

— Tu te trompes. Il ne t'a pas brisée.

— Si.

Malgré elle, les yeux de Nell s'emplirent de larmes.

— Je me suis contentée de ramasser les morceaux et de m'enfuir.

— Tu as ramassé les morceaux, tu t'es échappée et tu as reconstruit. Est-ce qu'il n'y a pas là de quoi être fière ?

— Je ne peux pas t'expliquer ce que c'était.

— Rien ne t'y oblige. Mais, un jour ou l'autre, tu devras reconnaître tes propres pouvoirs. Tu ne te sentiras entière que lorsque tu l'auras fait.

— Je cherche seulement à mener une vie normale.

— Tu ne peux laisser de côté les possibilités dont tu disposes.

Mia tendit la main, et attendit.

Incapable de résister, Nell l'imita et appliqua sa paume sur la sienne. Et sentit la chaleur, la brûlure indolore d'une puissance étrange qui l'envahissait.

— C'est en toi. Je t'aiderai à le découvrir. Je t'apprendrai, reprit Mia.

Nell, abasourdie, regarda fixement la lueur vacillante entre leurs deux paumes.

— Quand tu seras prête.

Ripley parcourut la plage du regard et ne vit rien qui sortît de l'ordinaire. Un mouflet piquait une colère en hurlant d'une voix stridente : « Non ! Non ! Non ! »

« En voilà un qui serait mieux dans son lit à faire la sieste », songea-t-elle.

Éparpillés sur le sable, les touristes avaient marqué leur territoire à l'aide de serviettes, couvertures, parasols, glacières... Personne ne venait plus à la plage les mains dans les poches. Pour passer une journée au bord de l'eau, ils emportaient autant de choses que s'ils partaient en Europe.

Des vacanciers nomades. Des Bédouins estivaux.

Les laissant à leurs occupations, Ripley prit la route du village. Elle-même ne trimballait rien d'autre que son uniforme, un couteau suisse et quelques dollars. La vie était plus simple ainsi.

Elle tourna dans High Street avec l'intention de dépenser ces quelques dollars dans une pizza accompagnée d'une bière bien fraîche. Elle n'était pas de service, pour autant qu'elle ou Zack pouvait être déchargé de toute obligation.

Nell, l'air ahuri, se tenait devant l'hôtel. Ripley hésita. Pour entamer une amitié, le moment se prêtait aussi bien qu'un autre, décida-t-elle.

— Hé, Nell !

— Quoi ? Oh, salut, Ripley.

— Tu as l'air un peu perdue.

— Non.

Elle savait parfaitement où elle était. C'était d'ailleurs la seule chose dont elle fût certaine pour l'instant.

— Juste un peu distraite.

— Longue journée, hein ? Écoute, je m'apprêtais à dîner rapidement. Il est un peu tôt, mais je meurs de faim. Tu ne veux pas qu'on se partage une pizza ? Je t'invite.

— Oh, fit Nell qui n'en finissait pas de cligner des yeux, comme quelqu'un qui sort d'un rêve.

— Au *Surfside*, ils font les meilleures pizzas de l'île. Remarque, c'est la seule pizzeria, mais quand même... Comment ça va, au café ?

— Bien.

Incapable de se concentrer, les doigts encore parcourus de mille picotements, Nell n'eut d'autre choix que de suivre Ripley.

— Qu'est-ce que tu lis de beau, s'enquit celle-ci en penchant la tête pour lire le titre du livre de Nell. Ah, des trucs sur le vaudou de l'île !

— Le vaudou ? Oh...

Nell fourra le livre sous son bras avec un rire nerveux.

— Puisque j'habite ici, je voulais en savoir un peu plus sur ces... trucs, comme tu dis.

— Sûr, fit Ripley en poussant la porte de la pizzeria. Les touristes adorent ces conneries mystiques. Quand le solstice approchera, on sera inondé de cinglés New Age. Salut, Bart, lança-t-elle à l'adresse de l'homme derrière le comptoir.

Elle choisit un box vide et y entraîna Nell.

Il avait beau être encore tôt, la salle était bondée. Le juke-box marchait à fond, et les deux jeux vidéo installés dans une petite alcôve clignotaient à qui mieux mieux.

— Bart et sa femme, Terry, tiennent le restaurant, expliqua Ripley en s'asseyant sur la banquette. Ils ont

des tas de plats italiens, mais leur spécialité, c'est la pizza. Ça te va ? demanda-t-elle en tendant la carte à Nell.

— Ça me va.

— Super. Il y a des choses que tu n'aimes pas, dans la garniture ?

Nell parcourut la carte. Pourquoi n'arrivait-elle pas à réfléchir, bon sang ?

— Non.

— C'est encore mieux. On va en prendre une grande, bien garnie. Et ce qu'on n'aura pas mangé, je l'apporterai à Zack. Il enlèvera les champignons et les oignons, et il sera content.

Elle se glissa hors du box.

— Tu veux une bière ?

— Non merci. Juste de l'eau.

— J'arrive.

Incapable d'attendre qu'on les serve, Ripley s'approcha du comptoir. Nell l'étudia tandis qu'elle plaisantait avec le grand type maigre derrière le bar. Elle admira ses bras lisses et bronzés qui se tendaient pour prendre les boissons. La façon dont ses cheveux noirs ondoyèrent lorsqu'elle pivota pour retourner à son box.

Le brouhaha diminua, tels des échos dans un rêve, jusqu'à devenir un son neutre que couvrit soudain un rugissement croissant. Telle l'explosion de vagues sur des rochers. Ripley reprit sa place en face de Nell qui vit ses lèvres remuer, mais n'entendit rien. Rien du tout.

Et, tout à coup, comme si une porte s'était ouverte brusquement, tout redevint normal.

— ... jusqu'à la fête du Travail, terminait Ripley en prenant sa bière.

— C'est toi, la troisième, lâcha Nell à brûle-pourpoint.

— Hein ?

— La troisième. Tu es la troisième sœur.

Ripley ouvrit la bouche, la referma et ses lèvres ne formèrent plus qu'un long trait mince.

— Mia ! grommela-t-elle avant de siffler la moitié de sa bière. Ne m'embête pas avec ça.

— Je ne comprends pas.

— Il n'y a rien à comprendre. Laisse tomber, c'est tout.

Elle reposa bruyamment son verre sur la table et se pencha en avant.

— Voilà le marché. Mia peut penser, croire ce qu'elle veut. Elle peut faire tout ce qui lui passe par la tête, du moment qu'elle n'enfreint pas la loi. Mais, moi, je ne suis pas obligée de marcher dans la combine. Si toi tu le veux, c'est ton affaire. Je suis ici pour manger une pizza et boire une bière, point.

— Je ne sais pas dans quoi je me lance. Mais je constate que ça te met en colère. Alors que moi, ça me trouble.

— Écoute, tu m'as l'air d'une fille sensée. Les filles sensées ne vont pas clamer sur les toits qu'elles sont les descendantes d'un trio de sorcières qui ont découpé une île en prélevant un morceau du Massachusetts.

— Oui, mais...

— Pas de mais. Il y a la réalité et il y a l'imagination. Nous, on va coller à la réalité, parce que le reste risque de me dégoûter de ma pizza. Alors, est-ce que tu comptes sortir avec mon frère ?

— Sortir...

Perplexe, Nell se passa la main dans les cheveux.

— Tu peux reformuler ta question ?

— Zack se prépare à te demander de sortir avec lui. Ça t'intéresse ? Avant de répondre, laisse-moi te dire que ses vaccins sont à jour, qu'il a une bonne hygiène personnelle et que, bien qu'il ait quelques habitudes agaçantes, on peut le considérer comme raisonnable-

ment équilibré. Alors réfléchis. Je vais chercher la pizza.

Nell s'appuya contre son dossier en expirant lentement.

Cela faisait décidément beaucoup trop de sujets de réflexion pour une seule soirée.

Ripley avait raison à propos du solstice. La boutique ne désemplit pas, si bien que Mia dut embaucher deux employées à mi-temps pour la librairie et une troisième pour le café.

Pendant deux jours de suite, la ruée sur les plats végétariens maintint Nell dans un climat constant de panique.

— On va manquer d'aubergines et de salade, lança-t-elle à Peg qui arrivait pour prendre son service. Je pensais avoir calculé large... Mince !

Elle arracha son tablier.

— Je cours au marché. Je prendrai ce que je trouverai. Je serai peut-être obligée de changer la carte pour l'après-midi.

— Hé, quoi que tu fasses, ne te mets pas dans cet état !

Facile à dire, pensa Nell en dévalant l'escalier. Il n'y avait déjà plus de muffins et, au rythme où partaient les cookies, ils en manqueraient avant la fin de la journée. Sa mission était de s'assurer que tout marchait exactement comme Mia le souhaitait. Si elle commettait une erreur...

Dans sa course, elle faillit renverser Lulu.

— Excuse-moi. Je suis désolée. Je ne t'ai pas fait mal ?